

DES
BONS MOTS
ET DES
BONS CONTES.

DE LEUR USAGE,
de la Raillerie des Anciens,
de la Raillerie & des Railleurs
de nôtre temps.

par M. de
Caillieres, du P. A. F.

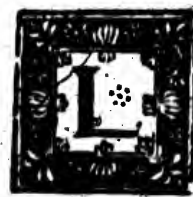


A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur
le second Perron de la Sainte-Chapelle.

M. DC. XCII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.



LES bons mots ont
été estimés & re-
cherchés dans tous
les temps, chés les nations po-
licées, les anciens Grecs &
Romains ont témoigné le cas
qu'ils en faisoient par le
soin qu'ils ont eû de les re-
cueillir, & de les citer dans
leurs écrits, Plutarque l'un
des meilleurs historiens de
l'antiquité, est fort exact à
rapporter tous ceux des hom-
mes illustres dont il a écrit
les vies, ce sont comme au-

âiij

AVERTISSEMENT.

tant de fleurs qu'il répand sur leurs tombeaux, & qui font l'un des principaux ornemens de son ouvrage, Diogene Laërce, qui a écrit la vie des Philosophes l'a imité en cela, plusieurs autres Auteurs celebres tant anciens que modernes en ont enrichi leurs écrits, & Jules Cesar qui excelloit en l'art de bien écrire, aussi bien qu'en l'art de régner & de vaincre; fist un recueil des bons mots de son temps pour marque de l'estime particuliere qu'il en faisoit.

Après un aussi illustre témoignage, on ne peut pas se dispenser de les estimer, il s'a-

AVERTISSEMENT.

git d'en faire un bon choix, & de ne les pas confondre avec quantité de froides & de mauvaises plaisanteries, qui se débitent dans le monde sous le titre de bons mots, & c'est ce qu'on s'est proposé dans cet ouvrage, par l'examen qu'on y fait des exemples qui y sont cités, afin d'en faire connoître les beautés & les deffauts.

On est persuadé que tous ces exemples ne plairont pas également dans un temps aussi fecond que celuy-cy, en lecteurs difficiles à contenter, on sçait qu'il y en a qui semblables à des malades dont le goust est usé, ne trou-

AVERTISSEMENT.

vent plus rien à leur gré, & des critiques de profession qui mettent leur gloire à tout blâmer, s'ils ne sont pas contents de ces bons mots, on les exhorte d'en dire ou d'en trouver de meilleurs, & on leur promet d'en enrichir ce recueil.

On ne doute pas aussi que ceux qui y sont cités, tant anciens que modernes, ne soient sçeus par la plus grande partie des gens du monde & des gens de lettres, mais on est persuadé qu'ils ne taïseront pas de les retrouver avec plaisir; de même qu'on entend volontiers un bel air quoi qu'on l'ait déjà entendu,

AVERTISSEMENT.

pourveu qu'il soit bien chanté, & il est difficile qu'un même lecteur sçache tous les bons mots; qu'il trouvera dans cet ouvrage, & qu'il n'y en ait quelques-uns qui auront pour lui la grace de la nouveauté, joint qu'on n'a point eu dessein d'en faire un simple recueil pour les apprendre à ceux qui ne les sçavent pas, & que le but principal est de les citer comme des exemples pour donner une juste idée de ce que c'est qu'un bon mot.

On tâche en même temps, de faire connoître que les bons mots doivent être purgés de ces traits offensans, & malins que les Grecs ap-

AVERTISSEMENT.

pellent des Sarcasmes, que pour être parfaits, ils doivent contenir une raillerie fine, delicate & enjouée, & qui soit un peu enveloppée sous un sens figuré, qu'il faut sur tout qu'ils soient exempts de toute sorte d'impieté, ainsi que des sales équivoques & des paroles obscènes, qui ne sont propres qu'à faire rire le peuple grossier, & que c'est s'enrouler avec le peuple que de prendre plaisir à dire ou à entendre de ces sortes de plaisanteries, indignes d'entrer dans le commerce des gens polis & de bon goust.

À l'égard des contes, on demeure d'accord qu'il est assés

AVERTISSEMENT.

difficile d'en trouver de plaisans, qui ne roulent sur des aventures un peu libres, mais on peut & on doit en retrancher tout ce qui choque la pudeur, ce qui depend non seulement du choix & du tour des expressions que l'on y employe, mais encore de l'intention de celui qui les raconte, qui se repand dans sa maniere de les debiter, en sorte qu'un homme libertin & debauché, jette d'ordinaire un esprit de libertinage & de saleté dans les contes qu'il fait, & un homme réglé & de bonnes mœurs, sçait faire les mêmes contes, & en rejouir ses auditeurs sans les

AVERTISSEMENT.

scandaliser & sans les corrompre, parce qu'il a l'art d'en éviter, ou d'en adoucir les endroits licentieux, ce qu'on a tâché de faire dans le recit des contes qui sont rapportés en cet ouvrage.

On y a cité les bons Auteurs tant anciens que modernes, qui ont réussi dans la fine & delicate raillerie, afin que le lecteur qui n'en est pas informé puisse y avoir recours pour se regler l'esprit & le goust, sur de bons modeles, & pour éviter le ridicule qu'il y a d'augmenter le nombre des mauvais plaisans, ou celuy de leurs approbateurs.

DES



DES
BONS MOTS
DES
DERNIERS TEMPS.

DISCOURS PREMIER.

PUISQUE vous êtes content des observations du Commandeur sur les mots à la mode, & que vous le croyez bon à consulter sur plus d'une matiere, je suis d'avis, Monsieur, devons fai-

A

2 *De bons Mots*

re part de ses sentimens sur d'autres sujets qui ne vous paroîtront peut-être pas moins agréables.

Il y a quelques jours qu'il se trouva chez le jeune Duc de... où étoit le President de... grand Partisan des anciens, & l'Abbé de... zélé défenseur des Modernes, la conversation tomba sur les bons mots, le President en cita quelques-uns de ceux qui nous sont restez des Grecs & des Romains, & l'Abbé en dit de ceux de nôtre temps ou d'un temps peu éloigné, leurs sentimens furent partagez sur la préférence des uns

des derniers temps 3

aux autres, & après quelques contestations, il arriva ce qui arrive d'ordinaire en pareil cas, qui est que chacun demeura dans son sentiment, ils convinrent seulement qu'on a dit de bons mots en differens temps & en divers pays, qu'ils y ont été plus frequens & plus parfaits à mesure que la politesse y est introduite, que lors qu'ils sont excellens, ils ont l'avantage de ne point vieillir, & qu'ils sont comme le sel de la conversation des honnestes gens. Ils convinrent encore qu'ils sont recommandables par leur rareté aussi-bien que

4 *Des bons mots*
par leur prix; & qu'il faut
leur appliquer ce que dit
Horace touchant les Poë-
tes, que la mediocrité n'y
est pas supportable.

Il me semble, dit le Duc,
s'adressant au Comman-
deur pour qui il avoit con-
ceu beaucoup d'estime de-
puis la conversation où il
s'étoit trouvé avec luy sur
les mots nouveaux, que
pour tirer quelque utilité de
la dispute de ces deux Mes-
sieurs, il seroit bon d'exami-
ner en quoy doit consister
l'excellence & la perfection
d'un bon mot, & qu'il seroit
encore fort utile d'observer
quelles sont les conditions

des derniers temps. s
nécessaires pour rendre un
conte agréable.

Je suis de même avis,
dit l'Abbé, mais pour en
donner une idée juste &
certaine, je crois qu'il fau-
droit citer plusieurs exem-
ples de bons mots de nôtre
temps & de contes de diver-
ses especes pour en faire
connoître les beautés & les
défauts, afin que cet exa-
men pût servir à faire jus-
tice des mauvais plaisans
dont le monde est rempli,
& à faire sentir à leurs ap-
probateurs & à eux-mêmes
la différence qu'il y a des
bons mots & des bons con-
tes aux froides railleries &

6) *Des bons mots*
aux cones plats & en-
nuyeux, dont ils fatiguent
les gens de bon goût.

Il faudroit donc, dît le
President citer aussi quel-
ques bons mots des Anciens
qui nous en ont laissé de
si vifs, & qui doivent nous
servir de modeles.

Mais avant que d'entrer
dans cet examen, reprît le
Duc, je voudrois bien que
Monsieur le Commandeur
nous dît, s'il est de l'avis de
feu Monsieur Pascal, lors
qu'il dit dans le recueil de
ses pensées, *diseurs de bons*
mots mauvais caractere, ce
qui a fait croire à plusieurs
qu'il voudroit exclure les

des derniers temps. 7
bons mots aussi-bien que
ceux qui les disent du com-
merce des honnestes gens,
comme les sentimens d'un
aussi bel esprit sont de
grand poids, celuy-cy me-
rite d'être examiné.

Puisque vous voulez, que
je vous dise ce que j'en pen-
se, répondit le Comman-
deur, je crois qu'il a eu
raison de traiter ainsi cer-
tains plaisans de profession,
qui cherchent sans cesse les
occasions de dire des poin-
tes qu'ils ont souvent me-
ditées long-temps aupara-
vant, & ceux qui sans dis-
cretion font des railleries
picquantes qui irritent ou

8 *Des bons mots*
desoblignent ceux contre qui
ils les font pour divertir
d'autres gens qui ne leurs
en sçavent aucun gré. Il les
a sans doute regardés com-
me des hommes sans juge-
ment, & des esprits malins
qui pechent en cela, non-
seulement contre la charité,
mais encore contre l'hon-
nesteté & contre la pru-
dence; mais je ne crois pas
qu'il ait prétendu par cette
expression condamner cer-
taines pensées fines & cer-
taines réparties vives qui
naissent sur le champ dans
la conversation des gens
d'esprit, & qui ont toujours
beaucoup contribué à la

des derniers temps. 9
rendre agréable, j'entends
ces railleries ingénieuses qui
ne laissent après elles au-
cun venin qui chatouillent
pour ainsi dire plutôt qu'
elles ne blessent ceux sur
qui elles sont exercées, &
dont ils peuvent & doivent
se réjouir les premiers, lors
qu'ils sçavent vivre, & qu'ils
sçavent ce qu'on appelle en-
tendre raillerie.

Il y a encore une autre
raison, qui bien loin d'ex-
clure les bons mots du com-
merce du monde, les doit
rendre fort recommanda-
bles, c'est qu'ils servent en
diverses occasions impor-
tantes à redresser les mal-

• A v

10 *Des bons mots*
honnestes gens & les ridicules, & à corriger l'injustice & l'orgueil des hommes puissans qui abusent de leur pouvoir, lors qu'on sçait s'en servir bien à propos dont il y a plusieurs exemples dans l'histoire ancienne & moderne.

Puisque vous m'avez levé le scrupule que j'avois là-dessus, répondit le Duc au Commandeur, il faut que vous nous disiez ce que vous croyez nécessaire pour former un bon mot & pour le distinguer d'une mauvaise plaisanterie.

Je le feray puisque vous le voulez, répondit le Com-

des derniers temps. II
mandeur, à condition que vous & ces deux Messieurs me fournirez des exemples de bons mots, si ma mémoire ne m'en fournit pas assez pour satisfaire à l'examen que vous désirez, mais avant que d'entrer dans le détail des conditions qui y sont nécessaires, je crois qu'il faut dire ce que c'est.

Un bon mot, poursuit le Commandeur, est un sentiment vivement & finement exprimé sur les choses qui se presentent, ou une repartie prompte & ingénieuse sur ce qui a été dit auparavant.

Il y en a beaucoup plus.

12 *Des bons mots*
de cette dernière espèce,
que de la première; & ils
paroissent toujours meil-
leurs & plus agréables, par-
ce qu'ils naissent sur le
champ, & que les autres
sont suspects de prémedi-
tation, ce qui leur ôte la
plus grande partie de leurs
graces.

La première & la plus
certaine règle qu'il me sem-
ble qu'on puisse établir,
continua le Commandeur,
pour distinguer un bon mot
d'avec une fausse pensée,
est qu'il puisse être traduit
en toute sorte de Langues,
sans rien perdre de sa jus-
tesse & de son agrément,

des derniers temps. 13
lors qu'il est de cette natu-
re, il est certain qu'il roule
sur la chose qui y est ex-
primée, & non pas sur un
jeu de mots ou sur une é-
quivoque.

Les jeux de mots consis-
tent en des ressemblances
de sons, qui étant traduits
ne se rencontrent plus dans
les autres Langues, & com-
me l'oreille a plus de part
que l'esprit à leur découver-
te, un homme de bon goût
ne doit pas les confondre
avec les bons mots.

Les équivoques me pa-
roissent aussi peu dignes d'y
être employées, parce que
toute leur prétendue subti-

14 *Des bons mots*
lité ne consiste qu'en ce que le hazard fait qu'un même mot signifie deux choses différentes, & que leur double application est presque toujours contrainte, & comme on dit tirée par les cheveux, mais quand elle seroit juste, le bon mot est local & imparfait, lors qu'il ne roule que sur le terme & non pas sur la beauté de la pensée & sur les choses qu'on y veut exprimer, & l'équivoque ne m'y paroît supportable, que lors qu'un mot offre à l'esprit deux idées différentes, dont l'une est dans le sens propre, & l'autre dans

des derniers temps. 15
le sens figuré, parce qu'en ce cas ces mêmes idées peuvent subsister quand on traduit le même mot en d'autres Langues, mais pour ces équivoques grossières qui ne roulent que sur le son des mots, elles sont décriées depuis ces derniers temps comme de la fausse monnoye, à laquelle les mauvais plaisans tâchent en vain de donner cours, & on les a notées d'une espece d'infamie par les noms qu'on leur a justement donnez de *Quolibets* & de *Turlupinades*.

Cependant dît l'Abbé, les Italiens qui sont gens

16 *Des bons mots*

d'esprit témoignent encore en faire cas par l'usage frequent qu'ils en font, non-seulement dans leurs Poësies enjouées & dans leurs Pasquinades, mais même dans d'autres ouvrages plus serieux.

Cela est vray, répondit le Commandeur, & il y a lieu de s'étonner que ce mauvais goût regne encore parmi une nation aussi polie & aussi éclairée, que l'est aujourd'huy la nation Italienne, & que cette même nation qui a si heureusement rétabli les beaux Arts, que les inondations des peuples barbares a-

des derniers temps. 17

voient presque entièrement détruits, n'ait pû encore se défaire de cette fausse éloquence pleine de mauvaises pointes & de froides allusions sur les mots, ni parvenir à imiter les bons modeles du siecle d'Auguste qui avoient puisé dans l'ancienne Grece la pureté, l'élégance & la justesse qui regnent dans leurs écrits.

Mais quoyque nos François commencent à imiter les beautés simples & naturelles des anciens Grecs, il y a encore en France aussi-bien qu'en Italie, & même à la Cour plusieurs

Turlupins qui passent pour gens plailans & agréables, parce que le bon goût n'y est pas universellement établi, & ne se rencontre qu'en un petit nombre de gens capables de juger par eux-mêmes du prix de chaque chose, ceux-là ne suivent pas le torrent des fots rieurs, qui bien souvent ne rient que parce qu'ils voyent rire d'autres fots comme eux, dignes eux-mêmes de risée d'applaudir à de méchantes choses.

C'est pousser l'invective, ajouta-t-il, peut-être trop loin, & l'on peut dire que la délicatesse est d'ordinaire

en cela assez inutile & plus nuisible que profitable, puisqu'il n'importe gueres de quoy on rie, pourvû qu'on se réjouisse, & que le dégoût qu'un homme d'esprit a pour les méchantes choses l'empêche souvent de se divertir avec d'autres gens, qui n'ayant pas la même délicatesse en trouvent facilement les occasions; mais on répond à cela que comme la lumière de l'esprit est le plus grand de tous les avantages, elle doit toujours être préférée aux plaisirs grossiers qui ne sont fondez que sur un mauvais goût, & que

10 *Des bons mots*
ce n'est pas assez de rire pour soy ; il faut que les autres ne puissent pas nous reprocher de rire mal-à-propos.

Lors que je me suis servi du terme de rire , poursuit le Commandeur , je ne prétends pas renfermer la bonne plaisanterie à ce seul effet , quoyque le rire soit souvent produit par la joye , les bons mots qui la causent n'excitent pas toujours ce mouvement extérieur , & c'est ce qui se fera mieux comprendre par les exemples que je vais citer.

I.

Une Dame Espagnolle

des derniers temps. 21
jeune & bienfaite étoit à confesse à un Religieux de son pays , ce Confesseur après luy avoir fait plusieurs questions sur les matieres de sa confession , devint curieux de la connoître , & luy demanda son nom , la Dame ne se sentit point tentée de satisfaire sa curiosité & luy répondit , *mon Pere, mon nom n'est pas un péché.*

On ne rit point de cette réponse ingénieuse , mais on sent un plaisir intérieur de ce qu'elle découvre le ridicule de ce Pere qui sort de son caractère de Confesseur pour faire connois-

fance avec la penitente, & de ce que la penitente apprend au Pere qu'il a tort d'en sortir & de prétendre qu'elle ait avec luy d'autre commerce que celui que luy donne le tribunal de la confession.

II.

Un Evêque François fort connu par plusieurs ouvrages qu'il a laissez au Public, & par la guerre qu'il a faite aux Religieux dans ses écrits, étoit broüillé avec un grand Cardinal qui gouvernoit l'Etat, ce Cardinal qui estimoit ce Prelat, voulut se l'acquérir, & pour le mettre dans ses interêts,

luy offrit une Abbaye, l'Evêque luy dît en la refusant, qu'il ne croyoit pas pouvoir en conscience posséder plus d'un benefice; le Cardinal surpris d'un désintéressement & d'une délicatesse de conscience si peu ordinaire parmy ceux de cette profession, luy dît *Mr. du B...* vous êtes un homme de bien, & si vous n'aviez pas écrit contre les Moines, je vous canoniserois, plût à Dieu Monseigneur que vous en eussiez le pouvoir; & que je vous en eusse donné le sujet, luy répondit l'Evêque, *nous serions contents tous deux.*

Cette réponse ne fait pas rire non plus que la précédente, mais elle réjouit l'auditeur de bon goût par la manière ingénieuse dont cet Evêque peu satisfait du Cardinal luy reproche son ambition, en luy disant que s'il le canonisoit ils seroient tous deux contens, c'est-à-dire que le Cardinal seroit Pape, & que l'Evêque seroit Saint, qui étoit ce que l'un & l'autre souhaittoient.

De ces deux exemples, continua le Commandeur, il me semble qu'on peut établir deux règles pour faire connoître la justesse d'un bon mot, l'une qu'il doit
avoir

avoir un juste rapport à ce qui a été dit auparavant, & l'autre qu'il doit adroitement en faire connoître le ridicule; mais comme il y en a de différentes espèces, il est bon de les examiner en détail, & d'en rapporter divers exemples.

III.

Un de ces Courtisans empressez qui sont tous les jours à l'affût pour tâcher à surprendre quelques regards & quelques paroles du Prince qui se font de fête mal-à-propos, & qui pour toute science savent les petites nouvelles du jour, dit en présence d'un vieux

& fin Courtisan, j'étois hier au coucher du Roy qui me dit une telle nouvelle, & moy dit le vieux Courtisan, *j'étois hier au Sermon du Pere Bourdalouë qui me dit de fort belles choses.*

Cette réponse luy reproche finement que sa vanité luy a fait dire une sottise, en s'appropriant à luy seul ce que le Rc / avoit dit pour tous ceux qui l'écoutoient.

IV.

Un homme de la Cour du feu Roy jouïoit au picquet dans un lieu où les joueurs avoient accoustumé de s'assembler, & ayant reconnu par les cartes qui

luy rentroient, qu'il avoit mal écarté, il s'écria, *je suis un franc Goussaut* (c'étoit le nom d'un President qui ne passoit pas pour être des plus éclairés de son temps) ce President se trouva par hazard derriere le joueur qui ne l'avoit pas apperçu, & se sentant offensé d'être cité en cette occasion luy dit vous êtes un sot, vous avez raison luy repartit le joueur, *c'est cela que je voulais dire.*

Il ne luy reproche pas par cette replique qu'il ait dit rien de mal-à-propos en l'appellant sot, mais il luy reproche la chose même

exprimée par la propre réponse du President, ce qui outre la maniere adroite de le luy reprocher en applaudissant en apparence à ce qu'il vient de dire, fait un jeu de pensées en ce bon mot qui le rend tres-agréable.

En bannissant les jeux de mots, dit le Duc, vous recevez donc les jeux de pensées.

Ouy, répondit le Commandeur, & lors qu'ils sont bien choisis, ils donnent beaucoup de graces à un bon mot.

Dites-nous donc, repliqua le Duc, la difference

qu'il y a entre les jeux de mots & les jeux de pensées.

J'ay déjà dit, répondit le Commandeur, ce que c'est qu'un jeu de mots, mais afin qu'on ne puisse s'y méprendre, je suis d'avis d'en citer un pour servir d'exemple,

Un Complimenteur est un accompli menteur.

Je m'assure, ajouta-t-il, que le mauvais plaisant qui a trouvé celui-cy s'en est sçu aussi bon gré, que s'il avoit fait quelque belle découverte; & il n'a pas manqué d'être souvent cité par d'autres mauvais plaisans qui ne perdent pas une

occasion d'en dire de pareils, cependant je crois que ce seroit perdre du temps & des paroles, que de s'amuser à prouver que c'est quelque chose de fort mauvais, & ainsi des autres de cette nature, dont je ne crois pas nécessaire de citer d'autres exemples.

Il n'en est pas de même des jeux de pensées, parce que l'esprit s'amuse agréablement à les démêler, pendant qu'il n'y a que l'oreille qui trouve son compte aux jeux de mots.

Mais pour mieux expliquer ce que j'entends par un jeu de pensées, en voi-

cy un autre exemple, qui me paroît fort propre à en donner une juste idée.

V.

Un homme de la Cour étant fort malade & chargé de dettes, dît à son Confesseur que la seule grace qu'il avoit à demander à Dieu, étoit qu'il luy plût de prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il les eût payées, le Confesseur qui crût qu'il avoit bonne intention d'y satisfaire, luy répondit que ce motif étoit si bon, qu'il y avoit lieu d'espérer que Dieu exauceroit sa priere, *si Dieu me faisoit cette grace*, dit alors le malade en

B iiii

se tournant vers un de ses anciens amis, *je serois assuré de ne mourir jamais.*

Il vouloit dire qu'il y mettoit une condition qui le rendroit immortel, parce qu'il n'avoit aucune intention de payer ce qu'il devoit.

Cela se peut appeller un jeu de pensées, en ce que ce malade en exprime une à son Confesseur, & une autre à son ami, ce qui dépend d'une différente explication de ce qu'il a dit, & pour marque que le jeu est dans la pensée & non pas dans les mots, c'est qu'il se conserve en quelque lan-

gue qu'on les traduise, mais comme cette pensée marque un sentiment fort injuste & fort bas, & qu'il y a de l'impieté dans la maniere dont il est exprimé, il ne peut être mis qu'au nombre des mots plaisans & non pas des bons mots qui doivent être accompagnés d'instruction par le blâme de quelque vice, ou de quelque chose ridicule.

Voicy une plaisanterie d'une autre espece.

VI.

La Princesse de.... avoit veu un tres-beau tableau chez un Ambassadeur d'Angleterre & l'avoit fort loué,

34 *des bons mots*
cet Ambassadeur qui étoit
galand l'envoya chez elle, &
l'obligea de le garder, elle
le montra au Prince son
mari qui le regarda avec
grande attention, que di-
tes-vous, Monsieur, luy
dit-elle, de ce present que
Monsieur l'Ambassadeur
d'Angleterre m'a fait, tout
ce que je puis dire là-
dessus, Madame, luy ré-
pondit-il en admirant la
beauté de ce tableau, c'est
*qu'il faut que cet Ambassa-
deur soit un grand sot ou que
je le sois.*

Ce bon mot roule sur la
différente signification qu'il
donne au terme de sot qui

des derniers temps. 35
veut dire deux choses dif-
férentes en nôtre langue,
mais quoyqu'il soit assez vif
il a un défaut qui est de ne
pouvoir être traduit, parce
qu'il est fondé sur l'équi-
voque du mot, & que par
cette raison, il n'est *bon
mot* qu'en François.

VII.

Un jeune Prince ayant
achevé ses études & ses
exercices, on demanda à
un de ses domestiques ce
qu'il avoit le mieux appris,
c'est répondit-il, à monter
à cheval, *parce que ses che-
vaux ne l'ont point flatté.*

Il fait entendre assez in-
genieusement par cette ré-

ponse, que les Maîtres de science de ce Prince ont donné dans le défaut de la flatterie, & il fait voir le mauvais effet de ce vice par une expression vive & plaisante, en faisant connoître qu'il n'y a eu que les chevaux du Prince qui l'ayent bien servi.

VIII.

Un homme de la Cour donnoit à manger à des gens de bonne compagnie, & pour tous domestiques n'avoit avec luy qu'un Page qui ne suffisoit pas pour donner à boire à tous les conviez, Messieurs, réjouissons-nous, leur dit-il,

& beuvons; donnez-nous donc la monnoye de v^{ost}re Page, luy répondit un d'entr'eux.

L'agrément de cette réponse roule sur la nouveauté de l'expression, & sur la plaisante comparaison dont elle se sert pour faire entendre à celuy qui les regaloit, qu'il falloit qu'il changeast son Page en plusieurs Laquais pour les faire servir, de même qu'on change une piece d'or en plusieurs pieces de moindre valeur.

IX.

Un Evêque donnoit à dîner à plusieurs Prélats, il fit dresser un buffet compo-

se de beaux & grands bassins, d'aiguières, de soucoupes, de flacons & autres ouvrages d'argenterie faits par les meilleurs ouvriers, & comme ses confrères admiroient sa magnificence en ce buffet, je l'ay acheté, leur dit-il, à dessein d'en assister les pauvres de mon Diocèse, *Monsieur*, luy répondit un de ces Prélats, *vous auriez pû leur en épargner la façon.*

Il luy marqua plaisamment & avec beaucoup de vivacité par cette réponse, l'opinion qu'il avoit que sa charité avoit eu moins de part que son luxe, en l'a-

des derniers temps. 39
chat de ce buffet.

X.

Quelques Dames parloient des grandes douleurs qu'elles avoient souffertes en accouchant, il y en eût une qui dît, pour moy je ne suis pas de même, & j'ay moins de peine à accoucher qu'à avaler un jaune d'œuf, *il faut Madame* luy répondit un homme de la compagnie, *que vous ayez le gosier bien étroit.*

Cette réponse malicieuse fit rire toutes les autres Dames, & embarrassâ celle qui accouchoit si facilement.

XI.

Un homme de la Cour étoit soupçonné d'être impuissant, & ne vouloit pas demeurer d'accord qu'il le fût, il rencontra *Benserade* qui l'avoit souvent raillé là-dessus, Monsieur luy dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est accouchée depuis peu de jours, *hé Monsieur* luy répliqua *Benserade*, on n'a jamais douté de Madame votre femme.

Il détruisit plaisamment par cette réponse vive, la raison que cet homme avoit alleguée pour faire cesser ce soupçon, en luy fai-

fant connoître qu'il suffisoit que la femme n'eût pas le même défaut pour suppléer d'ailleurs à la foiblesse qui étoit en luy.

Il me semble, dit le Duc, que la plupart des bons mots de nôtre temps roulent principalement sur le tour malicieux que donnent ceux qui les disent aux choses qui se présentent, en attribuant ce qui a été fait à des causes ridicules comme en l'exemple que voicy.

XII.

Un homme de qualité voyageant en Espagne, alla voir l'Escorial, & comme il visitoit ce riche &

42 *des bons mots*
magnifique Convent de Religieux de l'Ordre de saint Hierosme qu'on nomme le Cloître de saint Laurent, le Superieur qui le conduisoit luy raconta les particularitez de sa fondation, il luy dit comme le Roy Philippe Second l'avoit fait bâtir pour satisfaire au vœu qu'il en fit le jour de la bataille de saint Quentin qui fut donnée le jour de saint Laurent, en cas qu'il en sortit victorieux, & le voyageur luy dit en admirant la grandeur de ce bâtiment, mon Pere, *il falloit que ce Roy eût grand peur lors qu'il fit un si grand vœu.*

des derniers temps. 43
La malice & l'adresse de cette réponse consiste en ce qu'elle donne à une bonne œuvre un motif aussi ridicule qu'est celuy de la peur, & qu'elle mesure plaisamment celle qu'elle attribue au Roy Philippe Second sur la grandeur de ce bâtiment.

Il est vray, reprît le Commandeur, qu'il y a d'ordinaire un peu de malice dans la plupart des bons mots, mais il y en a aussi qui en sont exempts comme nous le verrons dans la suite; l'exemple que vous venez de citer, poursuivit-il, me fait souvenir de celuy-cy.

Un des derniers Roys d'Espagne malheureux en guerre, ayant perdu plusieurs places & divers pays considerables, ses Courtisans ne laisserent pas de luy donner le titre de Grand, *sa grandeur*, dit un Espagnol, *ressemble à celle des fossez qui deviennent grands à proportion des terres qu'on leur ôte.*

Ce bon mot est une raillerie assez ingenieuse sur ce titre de Grand qu'on avoit donné à ce Roy, & toute sa force consiste dans le double sens du mot de Grand, dont l'un est dans

le propre, & l'autre dans le figuré, & en l'application qu'on y fait de la comparaison, mais la pensée n'en est pas tout-à-fait juste, en ce qu'un Roy peut être grand dans les malheurs aussi bien que dans la prosperité, & que la véritable grandeur des Roys ne consiste pas seulement dans le bonheur de leurs armes, mais encore en leurs vertus personnelles, parce que la gloire qu'elles leurs acquierent est purement à eux, & que celle qui dépend du sort des armes est souvent étrangere à leur égard.

Voicy , dit le Duc , une réponse du Doge de Genes , que je crois que vous trouverez digne d'être mis au nombre des bons mots.

XIV.

Pendant qu'il étoit à Versailles , & qu'il en visitoit toutes les beautés , un Courtisan luy demanda ce qu'il y trouvoit de plus extraordinaire , *c'est de m'y voir* , luy répondit-il.

Ce bon mot ne répond pas tout à fait juste à la question , mais il l'élude agréablement , en faisant connoître que la magnificence des bâtimens & des

jardins de Versailles étant l'ouvrage ordinaire d'un grand Roy n'étoit pas une chose si surprenante , que d'y voir le chef d'une République souveraine & indépendante , obligé de quitter son pays , pour venir en personne faire au Roy des soumissions qui n'avoient point encore été rendues à aucun Prince.

Cela me fait souvenir , poursuivit le Duc , d'un autre bon mot qu'on attribue au Cardinal Chigi neveu du Pape Alexandre VII , qui vint aussi en France en qualité de Legat à latere , pour y faire au Roy des satis-

48 *des bons mots*
factions de ce qui s'étoit
passé à Rome à l'égard de
son Ambassadeur.

XV.

On montra à ce Cardinal un tableau de *le Brun* qui represente la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, & qui passe pour le chef-d'œuvre de ce Peintre, à côté & vis-à-vis de ce tableau étoient deux autres tableaux Originaux, l'un de Raphaël d'Urbain, & l'autre de Paul Veronese, & comme on luy demanda son sentiment touchant ce tableau, il est beau, répondit-il, *mais il a deux mechans voisins.*

Il

des derniers temps. 49

Il fit connoître adroitement par cette réponse la préférence qu'il donnoit aux tableaux de ces anciens Peintres, sur celui du Peintre moderne, & qu'il ne devoit pas l'exposer auprès de ces excellens Originaux.

Voicy un autre bon mot du Pape Alexandre VIII.

XVI.

L'Ambassadeur d'Espagne luy disoit pour l'engager à se déclarer contre la France, qu'elle étoit ruinée & hors d'état de résister à tant de Puissances unies contre elle, & que le Roy ne pouvoit plus entretenir ses armées, *je le croi-*

C

50 *Des bons mots*
rois bien, luy répondit le
Pape, *car il les fait toutes*
subsister aux dépens de ses
voisins.

Ce bon mot du Pape ren-
ferme une raillerie d'autant
plus fine, qu'il applaudit en
apparence à ce que l'Am-
bassadeur d'Espagne luy a-
voit dit, & luy fit compren-
dre qu'il ne se laissoit pas
tromper par la fausse opi-
nion que cet Ambassadeur
tâchoit de luy donner de
l'Etat de la France par tout
victorieuse de ses ennemis,

XVII.

Cela me fait souvenir
d'une autre réponse du Roy
de Portugal à un Ministre

des derniers temps. 51
de la Maison d'Autriche,
qui étant auprès de luy peu
de temps après les batailles
de *Fleurus* & de *Stafarde*,
luy dît, c'est à ce coup que
nous allons abaisser la puis-
sance de la France, car
nous la tenons assiegée de
toutes parts, il est vray,
luy répondit le Roy de Por-
tugal, *mais elle vient de fai-*
re deux vigoureuses sorties.

Voicy, continua le Duc
un bon mot qui a été dit
au Comte de... pendant
qu'il étoit icy Envoyé de
l'Empereur.

XVIII.

Il se promenoit avec plu-
sieurs Courtisans dans la

gallerie de Versailles, & comme il en regardoit les tableaux qui representent une partie des grandes actions de la vie du Roy, nous avons, leur dit-il d'un air fier, dequoy faire peindre aussi une belle gallerie, quand nous voudrons y représenter toutes les Conquêtes de l'Empereur; cela est vray, luy répondit un des Courtisans, & *Monsieur de Lorraine y tiendra une belle place.*

Il me semble que cette réponse fit sentir assez finement à cet envoyé que les grandes actions du regne du Roy peintes dans la gal-

lerie de Versailles, ont été executées par le Roy en personne, & ce Courtisan donna en mesme-temps à Monsieur de Lorraine, la loüange qu'il a meritée par les Conquêtes qu'il a faites pour le service de l'Empereur.

Comme nous ne sommes pas bornez, dît le Commandeur, à ne citer que des exemples de bons mots des personnes vivantes, je crois que je puis vous en dire d'un temps plus éloigné.

XIX.

Après la réduction de la Ville de Paris, un Marci-

chal de France qui avoit été du parti de la ligue, & qui s'étoit fait donner de l'argent pour reconnoître le Roy Henry le Grand, dît au Prevost des Marchands qui venoit de faire au Roy les soumissions de la Ville, il faut rendre à Cæsar ce qui est à Cæsar, ouy Monsieur, luy répondit le Prevost des Marchands, *il le luy faut rendre & non pas vendre.*

Il y a un jeu de paroles dans ce bon mot, mais comme il a un beau sens indépendant du son des mots, il a été trouvé d'autant plus agréable, qu'il

étoit justement appliqué, & qu'il faisoit à ce Maréchal le reproche qu'il avoit mérité pour s'être fait acheter.

XX.

Henry VIII. Roy d'Angleterre, continua le Commandeur, ayant des démêlés avec le Roy François Premier, résolut de luy envoyer un Ambassadeur, & de le charger de plusieurs paroles fieres & menaçantes, il choisit pour cet employ un Evêque Anglois en qui il avoit beaucoup de confiance, cet Evêque luy représenta que sa vie seroit en grand danger, s'il tenoit

96 *Des bons mots*
de pareils discours à un
Roy aussi fier, qu'étoit le
Roy François Premier; &
qu'il le prioit de l'exempter
de cette commission, ne
craignez rien, luy dît Hen-
ry VIII. Si le Roy de Fran-
ce vous faisoit mourir, je
ferois abbattre bien des têtes
à quantité de François
qui sont en ma puissance,
je le crois répondit l'Evê-
que, *mais de toutes ces têtes,*
ajouta-t-il en riant, *il n'y en*
a pas une qui vint si bien
sur mon corps que celle-cy,
en luy montrant la sienne.

Cette réponse agréable
réjouit le Roy Henry VIII.
& l'obligea à réformer l'inf-

des derniers temps. 57
truction qu'il donna à son
Ambassadeur.

Cela me fait souvenir
d'une raillerie de *Thomas*
Morus Chancelier d'An-
gleterre, que le même Hen-
ry VIII. sacrifia à sa fureur.

X X I.

Ce fameux Chancelier
qui étoit en prison par l'or-
dre de ce Roy, laissa croi-
tre ses cheveux & sa barbe,
un Barbier se presenta pour
les luy couper & pour le
raser, mon ami, luy dît-il,
comme nous avons le Roy &
moy un procès pour ma tête,
je ne veux faire aucune dé-
pense pour l'ajuster, que je
ne sçache qui de nous deux

58 *Des bons mots
en doit disposer.*

Cette raillerie est d'autant plus agréable, qu'elle marque la tranquillité d'esprit que cette illustre prisonnier conservoit au milieu du peril où il étoit.

XXII.

Bacon autre fameux Chancelier d'Angleterre fût visité par la Reine *Elisabeth* dans une maison de campagne qu'il avoit fait bâtir avant sa fortune, d'où vient luy dît cette Reine que vous avez fait une si petite maison, *ce n'est pas moy Madame*, luy dît le Chancelier, *qui ay fait mi maison trop petite, mais c'est V^{otre} Ma-*

des derniers temps. 59
*jesté qui m'a fait trop grand
pour ma maison.*

Outre l'esprit & l'agrément de cette réponse, elle marque une modestie & une reconnoissance qui doivent la faire estimer.

Voicy une autre réponse d'un genre fort opposé.

XXIII.

Un vieux Seigneur de la Cour de France étoit fort tourmenté de la goute, un Prince de la maison royale à qui il avoit été attaché vint le visiter, le seul regret qui me reste en l'état où je suis, dît-il à ce Prince, c'est d'avoir quitté vôtre service, vous ne devez pas

60 *Des bons Mots*
en être fâché, luy répondit le Prince, puis que vous avez l'honneur d'être au Roy, il est vray, repartit le Gouteux, mais *si je ne vous avois pas quitté, il y auroit long-temps que je serois hors d'état de souffrir ce que je souffre.*

Cette réponse étoit une raillerie & un reproche piquant qu'il faisoit à ce Prince, d'avoir abandonné ses amis après les avoir engagés dans des revoltes, pour lesquelles ils avoient été exécutez.

XXIV.

Un petit Prince d'Italie ayant appris qu'un Fran-

des derniers temps. 61
çois qui étoit en la Cour, avoit fait quelques railleries de luy & de ses desseins, luy envoya dire qu'il eût à sortir dans trois jours de ses Etats, il me fait trop de grace, répondit le François, de m'accorder un si long terme, *je n'ay pas besoin de plus de trois quarts d'heure pour luy obeir.*

Il repoussa en quelque sorte par ce bon mot l'injure que ce Prince luy fit, en invectivant assez plaisamment sur la petitesse de son pays.

XXV.

Un Ambassadeur de Venise à Rome passa à Floren-

62 *Des bons mots*
ce, où il salua le feu Grand Duc de Toscane, ce Prince se plaignit à cet Ambassadeur de ce que sa République luy avoit envoyé un Venitien qui s'étoit fort mal conduit durant le séjour qu'il avoit fait auprès de luy, il ne faut pas, dit l'Ambassadeur que *vôtre Altesse* s'en étonne, car je la puis assurer que nous avons beaucoup de foux à Venise, nous avons aussi nos foux à Florence, luy répondit le Grand Duc, *mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques.*

Cette réponse peut servir

des derniers temps. 63
à faire remarquer le ridicule, & les inconveniens qu'il y a d'employer des gens sans jugement & sans capacité dans les Cours étrangères où ils ne servent qu'à décrier & faire haïr toute leur nation, & que les Souverains & leurs Ministres ont un grand intérêt de n'y envoyer que de bons sujets, parce que c'est souvent du choix de ceux qu'ils y employent, que dépend le bon ou le mauvais succès de leurs plus grandes affaires.

XXVI.

Un Prince railloit un de ses Courtisans qui l'avoit

64 *Des bons mots*
servi dans plusieurs ambaf-
sades , & luy disoit qu'il
ressembloit à un bœuf , je
ne sçais à qui je ressemble ,
luy répondit le Courtisan ,
mais je sçais que j'ay eu
l'honneur de vous represen-
ter en plusieurs occasions.

Cette raillerie libre &
plaisante avoit besoin d'une
grande familiarité du sujet
avec le Prince , pour être
bien receüe.

XXVII.

Il y a quelque temps , dit
le Duc , qu'un Seigneur é-
tranger voulut danser dans
un bal de la Cour de Fran-
ce , il y dansa de si mau-
vaïse grace ; qu'il fit rire

des derniers temps. 65
tous les spectateurs , s'il
danse mal il se bat bien ,
dît un autre étranger de ses
amis à ceux qui en rioient ,
qu'il se batte donc & qu'il
ne danse point , luy répon-
dit un des rieurs.

Il y a de la vivacité & de
la justesse dans cette répon-
se , qui fait connoître en
peu de mots à celuy qui
vouloit excuser le défaut de
son ami , que la valeur dont
il le louoit , ne le mettoit
pas à couvert du ridicule
qu'il s'attiroit en dansant
mal , & qu'il faut s'abste-
nir des choses de cette na-
ture , lors qu'on n'a pas le
don d'y réussir , parce qu'on

66 *Des bons mots*
est blâmé de les mal faire,
& qu'on ne l'est point de
les ignorer

Voicy encore, poursuivit
le Duc, une réponse plai-
sante faite à un homme de
la Cour de France, qui se
piquoit de bonne fortune
en matiere de galanterie,
& qui en avoit souvent de
mauvaises.

XXVIII.

Cet homme de la Cour
fut volé en passant sur le
Pont-neuf, & comme il
racontoit les circonstances
de cette aventure, je ne
me soucie pas, disoit-il aux
autres Courtisans de l'ar-
gent que j'ay perdu, mais

des derniers temps. 67
je suis fâché de quelques
lettres de ma maitresse que
j'avois dans mes poches &
que ces voleurs m'ont pri-
sés avec mon argent, *vous*
verrez, luy répondit un des
Courtisans, *qu'ils en recon-*
noîtront l'écriture.

Cette raillerie luy repro-
cha finement qu'il plaçoit
mal ses inclinations, en luy
donnant des filoux pour ri-
vaux.

XXIX.

Il y a quelque temps con-
tinua le Duc, qu'un hom-
me de la Ville dît à un
Courtisan, qu'il venoit de
se décharger d'un pesant
fardeau, en payant une

68 *Des bons mots*
somme qu'il devoit, & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit dormir, quand on étoit chargé de dettes, pour moy, répondit le Courtisan, qui étoit fort endeté, je le comprends facilement, *mais je ne comprends pas comment mes créanciers peuvent dormir, sachant bien que je ne les payeray jamais.*

Il y a, dit le Duc de la justesse dans cette réponse, mais comme elle est accompagnée d'injustice, elle ne doit pas selon les règles judiciaires que Monsieur le Commandeur nous a établies, être mise au

des derniers temps. 69
nombre des bons mots.

En voicy une, reprit le Commandeur, qui ne doit pas aussi y être mise, parce qu'elle ne contient aucune instruction, mais elle peut trouver place parmi les plaisantes reparties.

X X X.

Un domestique du Roy Henry le Grand, qui étoit confident de ses amours en obtint quelque grace, & alla voir le Chancelier pour luy en demander l'expédition, le Chancelier y trouva de la difficulté, & comme ce Courtisan le pressoit, & vouloit luy prouver qu'il n'y en devoit

pas avoir, il faut, luy dit le Chancelier, que chacun se mêle de son métier; le Courtisan crût qu'il luy reprochoit la confiance de son maître, *mon métier*, luy répondit-il, *est un si bon employ, que si le Roy avoit vingt-cinq ans de moins, je ne le changerois pas pour quatre comme le vôtre.*

La vivacité de la réponse que voicy, doit encore la faire mettre au nombre des mots plaisans.

XXXI.

Une femme de qualité avancée en âge, & qui aimoit un homme de la Cour, luy donna une terre confi-

derable, une autre femme jeune & belle & heritiere de la vieille Dame, disputa au Courtisan, cette donation qui luy fut confirmée par Arrêt, Monsieur, luy dit-elle, en sortant du lieu où l'on venoit de juger cette cause, vous avez acquis cette terre là à bon marché, Madame luy répondit le Courtisan galand, puis que vous sçavez ce qu'elle me coûte, *je vous l'offre au même prix.*

Voicy un bon mot du Duc Charles de Lorraine.

XXXII.

Il étoit avec un Cardinal qui prit le pas devant luy,

72 *Des bons mots*
ce Cardinal étoit accompa-
gné de son Aumônier, qui
se recula par respect pour
laisser passer le Duc, le Duc
le prit par le bras, & le fai-
sant marcher le premier,
dit assez haut pour être en-
tendu du Cardinal, passez
Monsieur l'Aumônier, *je*
ne passe jamais devant les
gens d'Eglise.

Il fit ainsi sentir à ce Car-
dinal en le confondant a-
vec son Aumônier, qu'il
respectoit tous les Ecclesia-
tiques comme Ministres de
la Religion, & que c'étoit
pour cela qu'il ne se soucioit
pas que ce Cardinal passât
devant luy.

, XXXIII.

des derniers temps. 73

XXXIII.

Un homme de la Cour,
dit le Duc, prenant congé
du Roy qui l'envoyoit en
qualité de son Ambassa-
deur vers un autre Prince,
la principale instruction
que j'ay à vous donner, luy
dit le Roy, est que vous
observiez une conduite tou-
te opposée à celle de vostre
predecesseur, *Sire*, luy re-
partit le nouvel Ambassa-
deur, *je vais faire en sorte*
que vostre Majesté ne donne
pas une pareille instruction à
celuy qui me succedera.

La justesse avec laquelle
il répond à l'ordre & à la
pensée que le Roy luy ex-

D

74 *Des bons mots*
prime délicatement, & la
maniere nouvelle & détour-
née dont il se sert pour ex-
primer qu'il espere de faire
mieux son devoir que celuy
qui l'a precedé, rend cette
réponse fort agreable.

XXXIV.

Un homme de qualité
de Bretagne, reprist le
Commandeur, dit au Ma-
reschal de la Meilleraye,
dont il ne se trouvoit pas
bien traité, Si je ne suis pas
Mareschal de France, je
suis du bois dequoy on les
fait: vous avez raison, luy
dit le Mareschal, & quand
on en fera de bois vous y pour-
rez prétendre.

des derniers temps. 75

Ce bon mot roule sur ce
que ce Mareschal renferme
l'expression figurée du Bre-
ton dans le sens propre & la
rend ridicule par cette a-
dresse.

XX XV.

Un homme de lettres
parloit de la difference qu'il
y a entre les Prédications
des premiers Peres de l'E-
glise & celles de nôtre
temps, quelqu'un luy de-
manda quelles qualitez il
estimoit les plus necessaires
à un Predicateur: *Autrefois,*
répondit-il, *c'étoit le zele &*
la science, presentement c'est
la memoire & l'effronterie.

La force de cette répon-

se consiste en l'invective qu'elle contient contre la maniere dont prêchent plusieurs de nos Predicateurs, qui au lieu de prêcher de source & sans de longues préparations, comme faisoient les premiers Peres de l'Eglise, & d'y estre animez par un saint zele, en font un métier pour faire fortune, s'appliquant particulièrement à ranger de belles phrases pour flatter les oreilles de leurs auditeurs, & pour acquerir la réputation d'hommes éloquens & se servent des pensées & des ouvrages d'autrui en quoy ils n'ont be-

soin que de memoire & d'effronterie pour reciter hardiment devant de grandes assemblées ce qu'ils ont appris par cœur, & pour s'attribuer des sermons où ils n'ont presque aucune part.

XXXVI.

Quand Moliere mourut, dit l'Abbé, plusieurs mauvais Poëtes luy firent des epitaphes : un d'entr'eux alla en presenter une de sa façon à un grand Prince qui estoit fort éclairé, *Plût à Dieu, Monsieur*, luy dit-il en la recevant, *que Moliere me presentât la vôtre.*

Ce bon mot exprime d'une maniere vive & plaisante

78 *Des bons mots*
l'estime que ce Prince avoit pour le Poëte mort, & le peu de cas qu'il faisoit du vivant.

XXXVII.

Feu Quinault, continua l'Abbé, estoit avec un homme de la Cour a la representation d'une piece de theatre de sa façon, & luy en expliquoit le dessein : La Scene, luy disoit-il, est en Cappadoce, & il faut se transporter dans ce pays-là & entrer dans le genie de la nation pour bien juger de cette piece ; *Vous avez raison*, répondit le Courtisan, & *je crois qu'elle seroit bonne à joier sur les lieux.*

des derniers temps. 79

Il ne pouvoit luy faire connoistre plus plaisamment qu'elle n'étoit pas à son gré qu'en l'envoyant en Cappadoce pour y estre représentée.

Je suis d'avis, poursuivit l'Abbé, de vous citer quelques bons mots de Messieurs de l'Academie.

XXXVIII.

Feu Monsieur de Vaugelas ayant obtenu une pension du Roy par l'entremise de Monsieur le Cardinal de Richelieu, ce Cardinal luy dit au moins, Monsieur, vous n'oublierez pas dans votre Dictionnaire le mot de pension : Non, Monsei-

86 *Des bons mots*
gneur , luy répondit Vau-
gelas , *ny celuy de reconnois-*
sance.

XXXIX.

Benferade étant à l'Aca-
demie. y prist la place de
l'Abbé Furetiere qu'il n'ai-
moit pas , & dît en s'y met-
tant : voila une place où je
vais dire bien des sottises :
Courage , luy répondit Fure-
tiere , *vous avez fort bien*
commencé.

XL.

Le Marquis du Chaste-
let autre Academicien é-
tant sorti de la Bastille où
il avoit été mis pour un su-
jet assez leger , se presenta
devant le feu Roy qui ne le

des derniers temps. 81
regardoit pas , & qui s'ap-
pliquoit même à détour-
ner les yeux de dessus luy,
parce qu'il avoit de la pei-
ne à voir un homme qu'il
n'avoit pas bien traité ; ce
Marquis s'approcha de
Monsieur le Duc de Saint
Simon & luy dît : *Je vous*
prie , Monsieur , de dire au
Roy que je luy pardonne , &
qu'il me fasse l'honneur de
me regarder ; ce qui fit l'ef-
fet qu'il desiroit , car Mon-
sieur le Duc de Saint Si-
mon l'ayant dit au Roy , il
en rît & luy parla ensuite
fort obligeamment.

Voicy ; dit le Comman-
deur , un bon mot du feu

Des bons mots
Roy qui merite d'être cité.

XLI.

Il estoit pressé par des députez des Huguenots de les conserver dans la jouissance de plusieurs grands privileges qu'ils avoient obtenus à la faveur des guerres civiles durant les regnes precedens, & ils luy propofoient l'exemple de Henri III. & celuy de Henri IV. son pere, qui leur avoient accordé ou confirmé ces privileges par leurs Edits : Il est vray, leur dît le feu Roy, mais c'est parce que *le Roy Henri III. vous craignoit, & que le Roy mon Pere vous aimoit,*

des derniers temps. 83

& moy je ne vous crains ni ne vous aime.

XLII.

Le Baron des Adrets, l'un des chefs du parti Huguenot, prit durant la guerre un Château du parti des Catholiques, & condamna les soldats qui l'avoient défendu à sauter du haut en bas d'une tour de ce Château; un de ces soldats s'avança par deux fois au bord du precipice & s'en recula par deux fois, le Baron luy dît, saute donc sans tant marchander, car je vais te faire souffrir bien d'autres tourmens si tu recules pour la troisieme fois : Mon-

fieur , luy répondit le soldat , puisque vous trouvez la chose si facile , *je vous la donne en quatre* ; ce qui plût à ce Baron qui tout cruel qu'il étoit luy pardonna en faveur de ce bon mot.

XLIII.

Un Courtisan fort en-vieux , dît le Duc , étoit un jour fort triste ; quelqu'un demanda s'il luy étoit arrivé quelque malheur : Non , répondit un autre Courtisan , *c'est que le Roy a fait du bien à Monsieur de . . . qui l'a mérité.*

Cette réponse peint vivement le caractère des en-

vieux qui se font un sujet de déplaisir du bonheur d'autrui , & de la justice qu'on rend aux gens de mérite.

Les Dames , continua le Duc , ne réussissent pas moins que les hommes à dire de bons mots.

XLIV.

La Comtesse de la Suse si fameuse par ses beaux vers étoit huguenotte & femme d'un mari huguenot , & ils étoient pourvus d'une aversion tres-parfaite l'un pour l'autre qui les obligea à se separer. La Comtesse se convertit : un Huguenot de ses amis luy

demanda quel étoit le principal motif de sa conversion. *C'est*, répondit-elle, *afin de ne me pas trouver avec mon mari en l'autre monde non plus qu'en celuy-cy.*

Cette réponse marque assez plaisamment la grande aversion qu'elle avoit pour son mari.

Il est vray, dit le Commandeur, mais elle a le deffaut de tourner en raillerie une action aussi sérieuse & aussi importante que l'étoit sa conversion.

Puisque nous en sommes sur les bons mots des Dames, poursuivit-il, je vais

des derniers temps. 87
vous en citer quelques exemples.

XLV.

Une fille galante receut un ordre de la Reine Mere alors regente de se retirer dans un Convent; celui qui luy annonça cet ordre luy dit que la Reine luy permettoit de choisir le Convent qu'elle voudroit pour sa retraite; Puisqu'on m'en laisse le choix répondit-elle, *qu'on me mene donc chez les peres d'un tel convent.*

Il est aisé de voir que cette plaisanterie roule sur l'explication qu'elle donne au terme de Convent fort dif-

88 *Des bons mots*
ferente des intentions de la
Reine.

XLVI.

On vouloit envoyer une
autre Demoiselle galante
aux filles repenties, je n'en
fuis pas d'avis dît une Da-
me, & pourquoy luy de-
manda on, c'est répondit
elle, *parce quelle n'est ny l'u-
ne ny l'autre.*

Ce bon mot roule sur
l'application des termes
dont on se sert pour nom-
mer les filles qu'on enfer-
me dans cette maison,
& fait connoître assés plai-
samment que la Demoisel-
le dont il s'agissoit n'estoit
ny fille ny repentie.

des derniers temps. 89

XLVII.

Une Courtisane de Ro-
me vint se placer dans une
Eglise auprès d'une Dame
vertueuse, cette Dame qui
la connût sortit aussi-tôt
de sa place pour s'en éloi-
gner, pourquoy vous éloi-
gnés vous de moy, Ma-
dame, luy dît la Courti-
sane qui s'en apperçût,
*mon infirmité n'attaque ja-
mais que celles qui la sou-
haitent.*

Ce bon mot à quelque
chose de sententieux, & de
vif & fait connoître agrea-
blement que les vices ne
sont pas contagieux com-
me certaines Maladies.

XLVIII.

Une Dame Espagnolle lisoit dans un Roman François une longue, & tendre conversation entre un Amant & une, Amante que d'Esprit mal employé, dit elle, ils étoient ensemble, & ils étoient seuls.

Cette Dame exprime vivement par ces parolles ce qu'elle pensoit à cet égard.

XLIX.

Une fille galante reprochoit à son frere sa passion pour le jeu qui le ruinoit, quand cesserés vous de jouer luy dit elle quand vous cesserés d'aimer répondit, le frere, Ah mal-

heureux, repliqua la sœur, vous jouerés toute vótre vie.

Voicy, continua le Commandeur, un exemple d'un genre fort opposé aux précédens.

L.

Une Dame vertueuse fut priée par une autre Dame, de luy apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes graces de son Mari, c'est luy dit elle, en faisant tout ce qu'il luy plaît, & en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.

La beauté de cette Réponse conciste non seule-

92 *Des bons mots*
 ment en sa justesse, mais en-
 core en l'Instruction qu'elle
 porte avec elle, & il
 seroit à souhaiter pour
 plusieurs Maris, adjouâta le
 Commandeur, que leurs
 femmes en conussent bien
 le prix, ce seroit pour eux
 un grand, & heureux effet
 de la force des bons mots,
 si celuy cy persuadoit à plu-
 sieurs Dames de ce temps
 qu'elles doivent de la com-
 plaisance, & de l'obeissan-
 ce à leurs Maris, & qu'el-
 les sont obligées de souffrir
 patiemment les chagrins
 qu'elles en reçoivent.

Je crois, dit l'Abbé, que
 pendant que nous sommes

des derniers temps. 93
 sur les bons mots des Da-
 mes, vous serés bien aise
 que je vous en dise quel-
 ques uns d'une Dame d'Es-
 prit de nôtre temps fa-
 meuse par le grand nom-
 bre de ceux qu'on luy at-
 tribuë.

LI.

Elle faisoit un jour quel-
 ques railleries sur la sottise
 d'une Dame dans un lieu
 où se trouva une amie de
 cette Dame qui voulut la
 deffendre, & qui soutint
 quelle étoit fort raisonna-
 ble, *Ab Madame* luy ré-
 pondit elle, *vous avez man-
 gé de l'ail.*

Ce bon mot conciste dans

94 *Des bons mots*
la nouveauté de l'expres-
sion, & dans la justesse de
la comparaison en ce que
ceux qui ont mangé de l'ail
ne s'aperçoivent pas de la
mauvaise odeur de ceux
qui en ont mangé comme
eux.

LII.

Cette même Dame qui
est fort âgée alla voir un
vieux Seigneur de ses amis
qui se mouroit, la fille de
ce Seigneur luy refusa l'en-
trée de sa chambre, & luy
dît que son Pere ne voyoit
plus de femmes, Madame
luy répondit elle à *mon âge*
il ny à plus de sexe.

Elle ne pouvoit luy dire

des derniers temps. 95
plus agreablement que sa
vieillesse faisoit cesser tous
les dangers qu'on auroit pû
apprehender de sa visite.

LIII.

Un jour ayant été crot-
tée en passant dans la rue,
par le Carrosse d'un Parti-
san qui avoit été l'acquais,
cet homme est vindicatif
dît elle, *il nous crotte parce*
que nous l'avons crotté.

LIV.

Elle avoit un Procès con-
tre un autre Partisan qui
avoit aussi été Lacquais, &
qui la persecutoit pour luy
faire payer des taxes qu'elle
pretendoit ne pas devoir,
elle alla chés un Magistrat

D v

96 *Des bons mots*
qui devoit être un de ses
Juges sur cette affaire, &
elle resta dans son anti-
chambre avec ses gens de
livrée, le Magistrat étant
forti de sa Chambre pour
conduire quelqu'un, l'ap-
perçut, & querella ses gens
de ne l'avoir pas averti,
quoy Madame luy dît - il
laisser une Dame comme
vous avec des Lacquais,
Ah Monsieur, ne les gron-
des pas, luy répondit elle,
je les trouve si honnêtes
gens & *ils ne me font ja-
mais de mal tant qu'ils ne
sont que Lacquais.*

Cette raillerie marque
d'une maniere agreable &
détournée

des derniers temps. 97
détournée ce quelle souf-
froit du Lacquais devenu
Partisan.

L V.

Elle alla visiter Versail-
les pendant que le Roy en
étoit absent, n'est ce pas
luy dît on, un Palais en-
chanté ouïi répondit elle
*mais il faut que l'enchanteur
y soit.*

L VI.

Quelqu'un avoit choisi
un homme ignorant pour
être Bibliotecquaire, c'est
dît elle, *Le serrail qu'on à
donné à garder à un Eunu-
que.*

L VII.

Cela me fait souvenir,

E

98. *Des bons mots*
reprit le Commandeur ,
d'un autre bon mot à peu-
près de la même espece il
est de feu Monsieur de
Bautru qui étant envoyé
du Roi en Espagne , alla
visiter la fameuse Biblio-
tecque de l'Éscorial où il
trouva un Bibliotecquaire
si ignorant qu'il ne sçavoit
pas le nom de la pluspart
des livres qui la compo-
soient , le Roi d'Espagne
lui demanda à son retour ,
comme il l'avoit trouvée ,
elle est très belle lui ré-
pondit il , mais vôtre Ma-
jesté devrait donner à ce-
lui qui en a le soin , l'Ad-
ministration de ses Finan-

des derniers temps. 99
ces , & pourquoi lui dit
le Roi d'Espagne , c'est
lui repliqua Monsieur de
Bautru *parce qu'il n'a ja-
mais touché à ce quelle lui
à confié.*

Cette raillerie quoique
un peu recherchée n'a pas
laissé d'être trouvée plai-
sante à cause du detour
dont elle se sert pour faire
connoître l'ignorance de
ce Bibliotecquaire.

Il y a de bons mots ,
poursuivit le Commandeur ,
qui servent à exprimer des
sentimens genereux , en
voicy quelques axemples.

L.VIII.

Quelqu'un reprocha à

E ij

l'Empereur Sigismond qu'au lieu de faire mourir ses Ennemis vaincus ; il les combloit de graces & les remettoit en état de luy nuire , *ne les fais je pas mourir* , dit il , *en faisant cesser leur hayne & les rendant mes amis.*

Cette réponse est d'autant plus belle qu'elle exprime noblement , & avec justesse un sentiment très genereux. puisqu'il ny à point de plus beau moyen de se délivrer d'un Ennemi que de l'obliger par des bien faits à cesser de l'être.

LIX.

Louis douze Roi de

France étant Duc d'Orleans avoit receu plusieurs déplaisirs de Madame de Beaujeu , & de Briçonnet qui étoient en faveur durant les precedans regnes , quelqu'un de ses confidens l'excitoit à leur en témoigné son ressentiment il est *indigne du Roy de France* , répondit il , *de vanger les injures faites au Duc d'Orleans.*

Cette belle reponse est digne de la sagesse , & de la bonté de ce Roi qui à été honoré à juste tiltre de de la glorieuse qualité de Pere du peuple.

E. iij

Jean deuxième Duc de Bourbon étant en ôtage en Angleterre pour le Roi Jean , plusieurs Gentilhommes des Vassaux de ce Duc Cabalerent contre lui durant son absence , & empieterent sur ses Droits , un de ses Officiers en fit des memoires exacts & en presenta un gros recueuil au Duc à son retour afin qu'il en fit faire justice , le Duc lui demanda s'il avoit aussi tenu registre de tous les bons services qu'ils luy avoient rendus auparavant , & l'Officier lui ayant répondu que non , *il n'est*

des derniers temps. 103
donc pas justé que je fasse aucun usage de celuy cy replicqua le Duc , en le jetant dans le feu sans le lire.

La demande , & la reponse de ce Prince est un detour ingenieux pour pretexter le pardon qu'il veut accorder des injures qu'il a receves en son absence & pour en autoriser l'oubly pour le souvenir des services qu'on lui avoit rendus auparavant , & ce sentiment digne d'un grand Prince est encore plus recommandable par son propre prix que par la maniere delicate dont il l'exprime.

des derniers temps. 57

truction qu'il donna à son Ambassadeur.

Cela me fait souvenir d'une raillerie de *Thomas Morus* Chancelier d'Angleterre, que le même Henry VIII. sacrifia à sa fureur.

X X I.

Ce fameux Chancelier qui étoit en prison par l'ordre de ce Roy, laissa croître ses cheveux & sa barbe, un Barbier se presenta pour les luy couper & pour le raser, mon ami, luy dît-il, *comme nous avons le Roy & moy un procès pour ma tête, je ne veux faire aucune dépense pour l'ajuster, que je ne sçache qui de nous deux*

C v

86 *Des bons mots*

demanda quel étoit le principal motif de sa conversion. C'est, répondit-elle, afin de ne me pas trouver avec mon mari en l'autre monde non plus qu'en celuy-cy.

Cette réponse marque assez plaisamment la grande aversion qu'elle avoit pour son mari.

Il est vray, dît le Commandeur, mais elle a le deffaut de tourner en raillerie une action aussi sérieuse & aussi importante que l'étoit sa conversion.

Puisque nous en sommes sur les bons mots des Dames, poursuivit-il, je vais

LXI.

Voici une autre belle réponse du Duc François de Guise qui faisant la Guerre au Huguenots fut averti qu'un d'entreux étoit dans son Camp à dessein de l'assassiner, il le fit arrêter, & ce Huguenot lui avoua sa résolution; est celui dit le Duc, à cause de quelque déplaisir que vous ayés reçu de moi, non lui répondit le Huguenot, c'est parce que vous êtes le plus grand Ennemi de ma Religion, si votre Religion vous pousse à m'assassiner, la mienne veut que je vous pardonne, lui

le Duc en le renvoyant. Cette reponse est d'autant plus belle qu'outre la generosité & la justesse qui l'accompagnent, elle fit connoître à ce Huguenot la corruption de sa Religion qui lui persuadoit de commettre un assassinat en la personne d'un Prince qui ne l'avoit jamais offensé, & la perfection de celle du Duc qui lui enseignoit de pardonner un crime si noir.

LXII.

Le Roi Henry le Grand fut complimenté par des Députés du Parlement de Paris sur une victoire qu'il

108 *Des bons mots*
fut prié par un Gentil-
homme de lui faire don de
la moitié des Lots, & ven-
tes d'une terre qu'il avoit
achetée relevant de ce
Prince, cette moitié n'est
plus à moi, lui dît Mon-
sieur le Comte, ce qui fit
croire d'abord à ce Gen-
til-homme qu'il en avoit
disposé en faveur de quel-
qu'autre, mais s'expliquant
ensuite elle n'est plus à
moi adjôta il, elle est à
vous des que vous avés
pris la peine de venir me
la demander, mais puis-
que vous me laissés la dis-
position de l'autre moitié,
trouvés bon que je vous la

des derniers temps. 109
donne de mon propre choix.

Cette genereuse maniere
de donner plus qu'on ne
luy demandoit est aussi re-
commandable par sa rare-
té que par son prix.

LXV.

L'Intendant du feu Duc
de Guise lui representoit la
necessité qu'il y avoit de
mettre ordre à ses affaires
Domestiques, & lui don-
na une liste de plusieurs
personnes inutiles dans sa
maison, ce Prince l'ayant
examinée, il est vrai lui
dît-il que je pourois bien
me passer de tous ces gens
là, mais leur avés vous
demandé s'ils pourront aussi

110 *Des bons mots*

se passer de moi.

Ce bon mot est non seulement digne de la générosité de ce Prince dont la maison à servi jusqu'à sa mort de retraite à plusieurs malheureux, mais il est encore d'une grande justesse en ce qu'il repond précisément à la remonstration qu'on luy fait, & après en avoir approuvé les raisons, les détruit par une autre plus forte selon son humeur bien-faisante, & il renferme encore un autre beau sens qui est une justice & une reconnoissance qui engage un maître équitable à certains devoirs

des derniers temps. 111

envers ceux qui l'ont servi, quoi qu'ils cessent de lui être utiles.

Je crois, dit le Duc, en s'adressant au Commandeur qu'il est temps que vous nous citiez quelques bons-mots des anciens Grecs, & Romains que Monsieur le President estime être au-dessus de ceux des derniers temps car il auroit sujet de se plaindre avec toute l'antiquité si nous ne leur rendions pas la justice qui leur est due.

Comme Monsieur le President en connoît le prix mieux que qui ce soit, répondit le Commandeur,

112 *Des bons mots*
c'est à lui à nous en instruire.

Vous avés si bien reüssi lui replicqua le President à nous explicquer en quoi doit consister la justesse & la perfection d'un bon mot qu'il n'est pas possible que vous ne connoissies toutes les beautés de ceux qui nous sont restés des anciens, & comme je suis persuadé que leurs interêts ne peuvent tomber en de meilleures mains que les vôtres, il seroit à souhaitter que vous voulussies vous donner la peine de les examiner comme vous avés examiné ceux des

des derniers temps. 113
derniers temps, mais puis-que vous le voulés je vais vous dire quelques bons mots anciens à mesure qu'ils me viendront dans la memoire à condition que vous y adjousterés ceux que vous jugerés dignes d'être cités.

Fin du premier discours.



DES
BONS MOTS
ANCIENS.

DISCOURS DEUSIÈME.

LES bons mots des Anciens continuoient en des réponses qui outre leur sens litteral , & simple avoient un autre sens caché , & ce dernier sens n'étoit pas attaché aux mots

116 *Des bons mots*
mais aux choses dignes d'être remarquées, comme ce que dît un jeune Grec à Auguste qui cherchoit des raisons de la grande ressemblance qui étoit entre lui, & ce Grec.

Vôtre Mere est elle venue à Rome, lui demanda Auguste.

I.

Non Seigneur lui répondit le Grec, *mais mon Pere y est venu plusieurs fois.*

Ce bon mot est d'autant plus parfait, qu'il répond juste à la question, & à la pensée d'Auguste & que sous une naïveté apparente qui met la hardiesse de

anciens.

117

ce Grec à couvert de la colere de l'Empereur, il se sert de ses mêmes armes pour faire sentir à Auguste que cette ressemblance qu'il attribuoit à la galanterie de la Mere du Grec étoit plus-tôt causée par celle de la Mere de l'Empereur.

De cet exemple, ajouta le President, on peut tirer une des principales regles du bon mot qui est qu'il faut qu'il laisse deviner quelque chose à l'Auditeur qui a un plaisir secret d'en developper le mystere, mais qu'il ne faut pas que le sens en soit si

118 *Des bons mots*
caché qu'il tienne de l'E-
nigme & qu'on ait besoin
de rêver pour le descou-
vrir, il ne doit être cou-
vert pour ainsi dire que
d'un voile transparent qui
laisse voir toute la beauté
de la pensée & n'empêche
pas qu'on ne la connoisse
dans toute son étendue,
& l'une des marques la
plus essentielle de la per-
fection est lors qu'il fait
penser beaucoup plus qu'il
ne dit.

Ce que dît un Romain
après la mort d'Auguste
est de cette nature.

II.

Il seroit à souhaitter qu' Au-

anciens.

119
*guste ne fut jamais venu au
monde où qu'il n'en fut ja-
mais sorti.*

Il donna par ce bon
mot une idée juste de tou-
te la vie de cet Empereur
dont les commencemens
furent plains de violence
& de cruauté & la fin ac-
compagnée de justice, de
moderation & de clemen-
ce.

III.

Le même Empereur vou-
lut plaisanter avec un Poëte
qui lui avoit donné plu-
sieurs fois des vers a sa
louange, il est juste, lui
dît il, que je vous recom-
pense de vos vers, & il lui

donna au même temps une Epigramme de sa façon, le Poëte la lût & tira aussitôt sa bourse où il y avoit quelques pieces d'Or *je voudrois* dit il a l'Empereur en la lui presentant, *avoir de plus grandes sommes à vous offrir pour vous payer plus dignement ces beaux vers que vous avés faits pour moi.*

Cette raillerie lui reprocha finement que ce n'étoit pas avec des vers qu'un Empereur devoit payer ceux d'un Poëte & elle plût à Auguste qui lui fit ensuite un beau present.

I V.

I V.

Durant la Guerre de Cæsar & de Pompée un Chevalier Romain se sauva du Camp de Cæsar & y laissa son cheval pour mieux couvrir sa fuite & se jeter dans le Camp de Pompée, *ce Chevalier*, dit Ciceron, *a eu plus de soin de son cheval que de lui même.*

Il fit entendre assés finement par cette raillerie l'opinion qu'il avoit que le parti de Cæsar étoit le plus fort & que ce Chevalier avoit fait un mauvais choix de le quitter pour se jeter du côté du plus foible.

F

V.

Pompée ayant appris les railleries que Cicéron faisoit de son parti quoiqu'il l'eût suivi, & qu'il fut dans son Armée, il n'a, dit Pompée, qu'à passer dans le Camp de Cesar il commencera à nous estimer, & à nous craindre.

Ce bon mot est une manière délicate de reprocher à Cicéron sa timidité, en faisant connoître qu'il suffisoit d'être de ses Ennemis pour lui imprimer du respect, & de la crainte, & qu'il ne médisoit que de ses amis qu'il n'aprehendoit pas.

VI.

Pompée étant malade de la fièvre un de ses amis le vint voir & vid en entrant dans sa chambre une belle Esclave qui en sortoit, il demanda à Pompée comment il se portoit, la fièvre vient de me quitter, lui dit Pompée, je l'ai rencontrée qui sortoit de chés vous, lui répondit son ami.

Il reprocha agréablement à Pompée par cette raillerie que les visites & le commerce de la belle Esclave étoient la cause de sa maladie.

La Réponse de Cicéron à Metellus est une autre es-

124 *Des bons mots*
pece de bon mot, qui au lieu de répondre juste à la question, l'élude adroitement, en rejetant un reproche risible sur celui qui l'a fait.

VII.

Ce Metellus étoit fils d'une Mere qui avoit été fort galante & voulant railler Ciceron sur la bassesse de sa naissance, apprend-moi, lui dit-il, qui étoit ton Pere, *il te seroit bien plus difficile de dire qui étoit le tien*, lui répondit Ciceron.

Cette repartie vive, & heureusement appliquée peut être mise au nombre

anciens. 125
des meilleures & des plus agréables.

La réponse d'Hannibal au Roi Antiochus élude aussi le véritable sens de sa demande, pour lui faire connoître ce qu'il y avoit de ridicule dans les choses qu'il croyoit lui être les plus avantageuses.

VIII.

Ce Roi après lui avoir étalé la magnificence de son Armée, lui demanda s'il croyoit qu'elle suffit pour les Romains, *oui sans doute*, lui répondit ce grand Capitaine, *quand même ils seroient très-avares.*

Il lui fit ainsi entendre

qu'elle suffiroit pour les enrichir , mais non pas pour les vaincre , parce que ce n'est pas par la magnificence des habits , des armes , & des équipages qu'on remporte la victoire sur des Ennemis braves , & aguerris comme étoient les Romains , mais en leur opposant d'autres Soldats bien disciplinés comme les leurs , & que c'étoit en cela , que ce Roi barbare devoit s'être applicqué , au lieu de faire une vaine parade de ses richesses dont les Romains se rendirent les maîtres , comme Hannibal le lui avoit prédit par

cette ingénieuse réponse.

En voici une qui élude adroitement toute la force , d'une accusation bien fondée , en donnant un motif ridicule à la faute dont il s'agit.

IX.

De jeunes gens de l'Armée de Pirrhus étant en débauche avoient fait plusieurs railleries de ce Roi : Pirrhus les fit venir devant lui , & leur demanda si tout ce qu'on lui en avoit dit étoit vrai , Seigneur , lui répondit un d'entr'eux , *nous en aurions dit bien davantage si le vin ne nous eût pas manqué.*

Cette réponse adroite en sa naïveté le satisfic mieux que s'ils avoient voulu se justifier en niant ce qu'ils avoient dit.

La vigueur de la réponse que voici eut un pareil succès.

X.

Un Chef d'Esclaves revoltés fut pris les armes à la main avec plusieurs de son parti par le Général d'une armée Romaine, ce Général lui demanda quel traitement il croyoit que lui, & ses Compagnons avoient mérité, *celui que méritent de braves gens qui s'estiment dignes de la liber-*

té, lui répondit il, ce qui plut si fort à ce Général qu'il leur pardonna, & les employa dans ses Troupes.

XI.

Voici un discours digne de Scipion l'Affriquain, qui après avoir défait Hannibal, & les Carthaginois, fut accusé devant le peuple Romain, mais au lieu de répondre à ses accusateurs, *il me souvient, dit-il, qu'un tel jour qu'aujourd'hui je remportai une victoire signalée contre les Ennemis de la Republique, allons en rendre graces aux Dieux,* adjoûta-t-il, en s'en allant vers le Temple de Jupiter, &

le peuple le suivit au lieu de le juger.

Voicy une réponse de Caton le Censeur, qui me paroît digne d'être citée.

XII.

Quelqu'un luy demanda pourquoy ayant si bien mérité de la République, on ne luy avoit point érigé des statues : *J'aime beaucoup mieux*, dit-il, *qu'on fasse cette demande que si on demandoit pourquoy on n'en a érigé.*

Il y a des sentences qui peuvent être mises au nombre des bons mots par le grand sens qu'elles contiennent en peu de paroles,

comme ce que manda Fabricius au Roy Pirrus en luy renvoyant son Medecin qui estoit venu offrir à Fabricius d'empoisonner ce Roy.

Apprens, écrivit-il, à Pirrus, *à mieux choisir tes amis & ennemis.*

On ne pouvoit pas luy faire comprendre avec plus de force & de délicatesse que comme il avoit fait un mauvais choix en se confiant à un Medecin méchant & infidèle, il avoit aussi mal pris ses mesures de venir attaquer des gens aussi braves & aussi genereux que les Romains, dont il devoit

132 *Des bons mots*
plûtost rechercher l'amitié.

XIV.

Le même Pirrus après avoir gagné deux batailles contre les Romains, vit que son armée étoit presque ruinée: *Je suis perdu*, dit-il, *si j'en gagne une troisième.*

Il fit ainsi connoître par cette expression vive & ingénieuse, qu'il y a des victoires qui coustent si cher qu'il est plus avantageux de ne les pas obtenir, & il loua en mesme temps la valeur des vaincus comme elle le meritoit.

C'est à ces sortes de discours sententieux que les Anciens donnoient le nom

anciens.

133

d'apophtegmes, sous lequel ils comprenoient aussi ce que nous appellons *les bons mots*; mais il me semble qu'il y a cette difference à faire selon nous, entre *l'apophtegme* & *le bon mot*, que le premier est d'ordinaire grave & instructif, comme les deux derniers exemples que je viens de citer, & que le propre *du bon mot* est de réjouir en instruisant, comme font les exemples precedens.

Le bon mot peut estre encore purement divertissant, comme ce que dît ce Romain, qui après avoir donné à dîner à Mecenas, s'ap-

perçût que ce favori d'Auguste cajoloit sa femme, & fit semblant de dormir pour luy donner plus de liberté de l'entretenir, cependant il vid qu'un de ses esclaves qui le croyoit endormi luy voloit une coupe d'or.

X V.

Coquin, s'écria-t'il, ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mecenas.

Cette faillie de cet homme qui oublie sa dissimulation pour empescher ce vol de son esclave, peut passer pour un bon mot purement plaisant, à moins que vous ne jugiez Messieurs, ajouta le President, qu'il porte avec

luy une instruction aux maris d'estre complaisans pour les favoris des Princes qui caressent leurs femmes.

Il y a d'autres especes de bons mots qui consistent en des reproches picquans & plaisans contre ceux qui ne font pas leur devoir, comme celuy de Catulus à des Juges Romains qui demanderent des gardes pour opiner librement, disoient-ils, touchant le crime de Clodius qu'ils devoient juger, & qui le renvoyerent absous quoy qu'il eust mérité d'estre condamné.

XVI.

Est-ce, leur dit Catulus, *que vous aviez peur qu'on ne vous ôtât l'argent que Clodius vous avoit donné.*

Cette demande est une maniere assez plaisante de leur reprocher leur corruption, ainsi que leur fourberie, d'avoir demandé des gardes pour juger un criminel qu'ils vouloient absoudre.

Ce que dît Vespasien en mourant peut encore être mis au nombre des mots plaisans, & c'est une raillerie fine qu'il fist de la superstition des Romains & de l'excès de leur flatterie pour

leurs Empereurs qu'ils déifioient après leur mort.

XVII.

Je sens bien, dit-il à ses amis, *que je deviens Dieu*, pour leur dire qu'il se mourroit.

Je crois poursuivit le President, qu'il est temps de vous entretenir des bons mots qui nous sont restez des hommes illustres de l'ancienne Grece, je vous les ay gardez comme on dit pour la bonne bouche, & l'on peut dire à la loüange de ces Grands hommes que ce sont eux qui nous en ont fourni les modeles, & qui en sont les inventeurs

à nôtre égard , ainsi que des beaux arts , des sciences , des loix & des disciplines politiques & militaires qui se sont ensuite répandues chez les autres nations.

Les bons mots ont été plus frequens parmi les Grecs que parmi les autres peuples , ce que l'on peut attribuer à deux raisons principales.

La premiere est, qu'ils étoient universellement plus éclairés , parce que les sciences y étoient mieux cultivées , & les enfans mieux élevez & par de plus grands maîtres , & que le

climat de ce pays contribuoit encore beaucoup à leur rendre l'esprit plus vif.

L'autre raison est, que la meilleure partie de la Grece étant alors gouvernée par des Republicques , les Grecs n'étoient point retenus par les respects qui sont dûs aux Souverains & à ceux auxquels ils font part de leur autorité dans les Monarchies , où les divers degrez qu'on y a établis entre les hommes empeschent souvent les inferieurs de dire ce qu'ils pensent de plaisant sur ce qu'il y a de ridicule en ceux qui se trou-

venit au dessus d'eux.

Il n'en étoit pas de même à Athenes où celuy qui étoit constitué en autorité ne l'étoit que pour un temps, après lequel il ren-
troit dans la même condi-
tion des autres citoyens qui
se reservoient la liberté de
pouvoir critiquer ce qu'ils
trouvoient de blâmable ou
de risible dans ses actions
& dans ses discours, & ce
qu'il y avoit de déréglé dans
ses mœurs.

Cette liberté de parler,
qui étoit établie parmi les
Grecs, s'étendoit mêmes
jusqu'aux discours & aux
réponses qu'ils faisoient aux

Rois de leur temps & jus-
qu'à leur reprocher leurs vi-
ces quand ils en avoient, &
il y avoit des Rois assez hon-
nestes gens pour en profiter
au lieu de s'en fâcher.

Il est aisé de le connoi-
tre, parce que dit Philip-
pes Roy de Macedoine,
qu'il avoit l'obligation aux
Orateurs d'Athenes de l'a-
voir corrigé de plusieurs
deffauts, & on le connoist
encore mieux par la répon-
se que fit une Daine Grec-
que au même Roy, qui sor-
tant de table, & ayant la
teste remplie des vapeurs
du vin luy fit une injustice,
en jugeant mal une affaire

142 *Des bons mots*
qu'elle avoit devant luy.

XVIII.

F'appelle, luy dit-elle, *du jugement de Philippe*, & a qui ? luy répondit ce Roy, *à Philippe quand il sera sobre*, repliqua la Grecque, ce qui le fit rentrer en luy-même & l'obligea à réparer le tort qu'il luy avoit fait en luy faisant donner sur le champ la somme dont il s'agissoit.

XIX.

La mere d'Alexandre le Grand railla finement la vanité de son fils, lorsqu'ayant appris qu'il se faisoit adorer comme un Dieu, & qu'il se disoit fils de Jupiter, *je*

anciens.

143

vous conjure, luy manda-t-elle, *de ne me plus broüiller avec Junon.*

XX.

La plus grande partie des bons mots des anciens Grecs rouloit sur cette liberté qu'ils avoient de se reprocher adroitement leurs deffauts, comme en la réponce de ce Lacedemonien à un méchant homme des principaux d'Athenes qui luy demanda qui étoit le plus homme de bien de Lacedemone, *c'est luy dit-il celuy qui te ressemble le moins.*

XXI.

On peut mettre au même

rang la réponce de *Timon le Misantrope*, qui ayant été invité à dîner par un homme qui affectoit de l'imiter dans la hayne qu'il avoit pour tout le genre humain, voicy, dit cet homme, un repas bien agreable, *ouy*, luy répondit *Timon*, *si tu n'y étois pas.*

Il me semble, dit alors le Commandeur, que ces deux derniers exemples quoyque vifs & bons en leur genre, ont quelque chose de trop dur qui ne s'accommoderoit pas à nôtre maniere de vivre, & ce seroit ce que nous appellons rompre en visiere que
de

de dire en face des veritez aussi fortes que celles là, à moins qu'on ne nous y eût obligé par quelque chose de fâcheux qui nous eût esté dit auparavant, & c'est en cela que pour conserver la justesse necessaire à un bon mot, il faut qu'il y ait du rapport, non seulement entre le sens de la demande & celui de la réponse, mais encore en l'intention de l'une & de l'autre; & qu'ainsi le bon mot n'est pas parfait lorsqu'il répond aigrement à une demande qui n'a aucune aigreur, mais qu'on peut y repousser l'injure par l'injure; comme

146 *Des bons mots*
fit Diogene à Philippe Roy
de Macedoine, lorsqu'il fut
pris près de Cheronée par
les gens de ce Roy qui y
défit les Atheniens & leurs
alliez.

XXII.

Diogene ayant été con-
duit devant Philippe, Phi-
lippe le traita d'espion: *Oüy,*
luy répondit Diogene, *de*
ton ambition & de ta vanité.

Il fit ainsi connoître à
ce Roy qu'un Philopophe
comme luy n'observoit que
ses vices pour les blâmer,
sans se mettre en peine de
ses desseins; & cette répon-
se ingenieuse & hardie, au
lieu d'irriter Philippe luy

anciens. 147
en fit obtenir la liberté.

XXIII.

Le mesme Diogene,
continua le Commandeur,
ayant été chassé par ceux
de Sinope, lieu de sa nais-
sance, leur manda: *Vous*
m'avez banni de vôtres
ville, & moy je vous
relegue dans vos maisons;
vous demeurez à Sinope, &
je demeure à Athenes; je
m'entretiens tous les jours
avec les plus honnestes gens
de la Grece, pendant que
vous êtes en mauvaise com-
pagnie.

Ces oppositions sont des
especes de bons mots dont
il se servit pour tourner en

148 *Des bons mots*
ridicule l'arrest de son exil
donné par ceux de Sinope,
en leur faisant connoître le
peu de cas qu'il faisoit d'eux
& de leur ville.

XXIV.

Ce que dît le Philosophe
Bias, estant dans un vais-
seau durant une tempeste
avec de méchantes gens
qui invoquoient les Dieux,
reprit le President, est une
autre maniere agréable de
leur reprocher leurs vices,
& de les faire souvenir des
châtiments qu'ils en de-
voient apprehender de la
part des Dieux qu'ils
prioient : *Taisez-vous*, leur
dit-il, *afin qu'ils oublient,*

anciens.

149

s'il se peut, que vous êtes
icy.

XXV.

La réponse d'*Aristippe*
à Denis le Tyran est une
autre maniere délicate de
rejeter sur luy le reproche
qu'il luy fit, lorsque Denis
luy dit, d'où vient, *Ari-*
stippe, qu'on void souvent
les Philosophes faire la cour
aux Princes, & qu'on ne
voit point les Princes cher-
cher les Philosophes : *C'est,*
luy répondit *Aristippe*, *que*
les Philosophes connoissent
leurs besoins, & que les
Princes ne connoissent pas les
leurs.

Il vouloit par cette ré-

150 *Des bons mots*
ponse luy faire comprendre que quand les Philosophes ont besoin de biens ils le sçavent, & en vont chercher auprès des Princes de qui ils en peuvent recevoir; mais que quand les Princes manquent de vertu, de sagesse & de bon conseil, ils ne le sçavent pas, & que c'est par cette raison qu'ils ne songent point à chercher ceux qui pourroient leur en donner.

Aristippe n'étoit pas de ces Philosophes visionnaires, qui publioient que les biens étoient inutiles au bonheur de la vie, & qui s'amusoient à faire de beaux

anciens. 151

raisonnemens sur le mépris des richesses; mais comme il en connoissoit les commoditez, il sçavoit aussi s'en passer sans déplaisir, & s'accommoder à toutes sortes d'états, de fortune & de manieres de vivre, & c'est pour cela qu'on luy donna cette grande loüange qu'il étoit le mesme sous la pourpre & sous des hailons, & qu'un des plus délicats esprits * de l'antiquité le comparant avec Diogene, le met fort audessus, en disant qu'Aristippe toujours content de l'état où il se trouvoit, jouïoit par-

* *Horace Epist. 17.*

152. *Des bons mots*
faitement bien toutes sortes de personnages, au lieu que Diogene n'auroit pû en représenter d'autre que celui qu'il avoit mal choisi.

XXVI.

On demanda à Aristippe ce que la Philosophie luy avoit appris, *A bien vivre avec tout le monde*, répondit-il.

Cette réponse est d'autant plus juste que c'est l'une des plus grandes utilitez qu'un homme sage puisse tirer de ses études & de ses réflexions, puisque l'homme ayant besoin de la société pour vivre commodement & agreablement,

anciens.

153
plus il est sage & plus il doit contribuer au bien de cette société en se rendant agreable à ceux qui la composent.

XXVII.

Ce mesme Aristippe demanda pour un de ses amis quelque grace à Denis le Tiran: Denis ne la luy voulant pas accorder, il se jeta à ses pieds pour l'obtenir & il l'obtint; & comme plusieurs le blâmoient de cette soumission qu'ils jugeoient indigne d'un Philosophe: *Ne voyez-vous pas*, leur dit-il, *que le Tiran a les oreilles en cet endroit là.*

Il vouloit dire qu'il n'é-

154 *Des bons mots*
couthoit que ceux qui s'humilioient devant luy : & en justifiant sa soumission , il fit une raillerie agreable de l'orgueil du Tiran.

XXVIII.

Un riche Athenien le pria de luy dire ce qu'il desiroit pour instruire son fils, Aristippe luy demanda cinq cens *drachmes* : Comment, dit l'Athenien , j'achetterois un esclave de cet argent là : *Achettes-en un* , luy répondit Aristipe , *Et tu en auras deux.*

Il luy fit entendre par cette réponse ingenieuse que son fils seroit le deuxième , c'est à dire qu'il au-

anciens.

155

roit les vices d'un esclave s'il ne faisoit pas la dépense necessaire pour le bien élever.

XXIX.

Les amis de Socrate témoignoiient être irritez de ce que quelqu'un qu'il avoit salué ne luy avoit pas rendu son salut : *Pourquoy se fâcher* , leur dit Socrate , *de ce que cet homme n'est pas si civil que moy.*

XXX.

Lorsqu'on vint luy annoncer qu'il avoit été condamné à la mort par les Atheniens , *Et eux par la nature* , répondit-il ; mais ils t'ont condamné injuste-

156 *Des bons mots*
ment, luy dit sa femme,
voudrois-tu que ce fut avec
justice, luy repliqua Socra-
te.

Ces réponses marquent
la fermeté & la grandeur
d'ame de celuy qui les a fai-
tes, aussi bien que la justes-
se & la beauté de son es-
prit.

XXXI.

Denis le Tiran, dit le
Commandeur, se-mocquoit
volontiers de la supersti-
tion & de l'idolatrie qui re-
gnoit de son temps parmi
les Grecs, ce qu'il fit con-
noître assez plaisamment
lorsqu'il dit en prenant les
offrandes qu'on avoit ap-

anciens. 157
portées aux idoles, *Qu'il*
étoit d'avis de se servir de
ce dont elles n'avoient pas
besoin; & lorsqu'il prit un
manteau d'or que Hieron
avoit envoyé à une statuë
de Jupiter Olimprien, & luy
en donna un autre de lai-
ne, *parce que*, dit-il, *celuy*
d'or est trop froid en hyver
& trop pesant en esté. Il dit
encore en coupant la bar-
be d'or qui étoit à la statuë
d'Esculape, *qu'il n'étoit pas*
de la bien-seance que le fils
eût de la barbe, puisque le
pere d'Esculape, qui étoit A-
pollon, n'en avoit pas.

Ces bons mots de De-
nis, reprit le President, me

158 *Des bons mots*
font souvenir d'une raille-
rie que le Poëte *Philoxene*
fit au mesme Denis : elle
me paroist fine , plaisante
& hardie.

XXXII.

Ce Poëte avoit esté quel-
que temps auparavant con-
damné par Denis à travail-
ler aux carrieres , pour
avoir blâmé des vers que
Denis avoit faits : De-
nis l'en rappella pour luy
montrer de nouveaux vers
de sa façon , dans l'espe-
rance de les luy faire ap-
prouver , souhaitant avec
passion d'être estimé bon
Poëte ; *Philoxene* après
avoir entendu les nouveaux

anciens.

159

vers de Denis , *Qu'on me
remene aux carrieres*, dit-il.

Il luy fit ainsi connoître
fort plaisamment qu'il ai-
moit mieux retourner au
supplice qu'il avoit desja
souffert , que de louer ses
méchans vers ; mais le Ti-
ran fut pour cette fois assez
honneste homme pour ne
s'en pas fâcher.

XXXIII.

Ce que dit le même
Denis à son fils, sur ce qu'il
avoit violé une Dame de
Siracuse , est un bon mot
instructif aux enfans des
Souverains qui abusent des
privileges de leur naissan-
ce : Ce pere luy demanda

160 *Des bons mots*
en colere, s'il avoit jamais
entendu dire que durant
sa jeunesse il eût fait de
pareilles actions; C'est, luy
répondit ce fils emporté,
que vous n'étiez pas né fils
de Roy: *Tu n'en seras ja-*
mais pere, luy répliqua le
Tiran.

Vous sçavez, adjoûta le
President, que sa prédi-
ction fut accomplie, & que
le jeune Denis ayant été
chassé de Siracuse, de Roy
qu'il étoit fut réduit à de-
venir maître d'école à Co-
rinthe.

XXXIV.

Cela me fait souvenir
d'un autre bon mot de

anciens.

161

Diogene, qui ayant vû ce
Tiran réduit à cet exerci-
ce, se mit à soupirer devant
luy: Ne t'afflige point de
ma mauvaise fortune, luy
dit le jeune Denis, c'est
un effet de l'inconstance
des choses humaines: *Je ne*
suis pas affligé de ce que tu
penses, luy répondit Dio-
gene, *mais de te voir plus*
heureux que tu n'étois, &
que tu ne merites.

Il luy fit connoître par
cette réponse, que tous les
maux qu'il avoit faits me-
ritoient un châtiment bien
plus rude que le change-
ment de sa fortune, & qu'il
le mettoit en un état plus

162 *Des bons mots*
tranquile que celuy où il
avoit été durant sa tyran-
nie.

On peut tirer cet avan-
tage des bons mots anciens
qui sont venus jusqu'à nous,
poursuivit le Président,
qu'outre ceux qui nous ap-
prennent la maniere de
nous réjouïr finement aux
dépends des sots & des ri-
dicules. Il y en a plusieurs
qui sont remplis de belles
instructions qu'on peut ap-
pliquer aux différentes con-
ditions de la vie, & dont les
hommes les plus élevez peu-
vent profiter aussi-bien que
les particuliers.

anciens.

163

XXXV.

Les Courtisans de Philippe
Roy de Macedoine, vou-
loient luy persuader de se
vanger d'un homme de mé-
rite qui avoit mal parlé de
luy, il faut sçavoir aupara-
vant, dit Philippe, si je ne
luy en ay point donné sujet,
& ayant appris que cet
homme n'avoit jamais reçu
de luy aucun bienfait, quoy-
qu'il l'eût mérité, il luy en-
voya de grands presens,
quelque temps après il ap-
prît que ce même homme
luy donnoit de grandes
louanges, vous voyez, dit
alors Philippe aux mêmes
courtisans, *que je sçait mieux*

que vous le secret de faire cesser la médifance , & il ajoûta enfuite , que les Roys avoient des moyens leurs de se faire aymer quand ils vouloient , & qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux seuls quand ils ne l'étoient pas.

Ces beaux sentimens ont été non seulement jugés dignes d'être mis au nombre des bons mots , mais ils ont encore été regardés comme une belle leçon de moderation , & de justice que ce Roy a laissée à ses pareils.

XXXVI.

Le même Roy Philippe dispuoit avec un habile

Muficien de la beauté d'un air : *Ce seroit grand dommage , Seigneur* , luy dit le Muficien , *que vous eussiez été assez malheureux pour sçavoir cela mieux que moy.*

Ce bon mot contient une leçon aux hommes élevez de ne pas affecter d'exceller dans des connoissances de cette nature , parce que cela ne convient qu'à ceux qui en font profession ; ce n'est pas , ajoûta-t-il , que les beaux arts , comme la musique & la peinture , soient indignes de l'application des honnêtes gens ; mais ils les doivent regarder comme

166 *Des bons mots*
un agreable amusement
pour se delasser de leurs
autres emplois plus solides,
& plus élevez, & n'en pas
faire leur passion domi-
nante ny leurs occupations
reglées, car dés qu'ils en
usent autrement ils negli-
gent le soin de leur gloire
en s'appliquant à des cho-
ses vaines & inutiles; au lieu
de s'appliquer à exceller en
celles qu'ils sont obligez
de sçavoir.

Il y a de bons mots, re-
prit le Commandeur, dont
l'adresse consiste à renfer-
mer une belle réponse en
un seul mot ou en peu de
paroles, qui contiennent

anciens.

167

beaucoup de sens : ceux-cy
étoient particuliers aux La-
cedemoniens, qui affec-
toient cette maniere courte
de s'exprimer; en voicy
quelques exemples.

XXXVII.

Une Dame d'Athenes
demanda à une Dame La-
cedemonienne, par manie-
re de reproche, ce qu'elle
avoit apporté en dot à son
mari : *La chasteté*, luy ré-
pondit-elle.

XXXVIII.

Un Athenien reprocha
à un Lacedemonien que
ceux d'Athenes les avoient
souvent repoussez de de-
vant leur ville : *Nous ne*

sçaurions vous faire un pareil reproche, luy dit le Lacedemonien.

C'étoit une maniere délicate, de luy dire que jamais les Atheniens n'avoient osé se presenter devant Lacedemone.

XXXIX.

Un autre Athenien disoit que les Lacedemoniens se corrompoient dans les pais étrangers : Il est vray, répondit un Lacedemonien, *mais personne ne se corrompt à Lacedemone.*

Les bons mots, dit le President, consistent souvent à se servir bien à propos de la raison contraire
à

à celle qui a esté alleguée pour rejeter un reproche ou une menace sur celuy qui l'a fait, comme en l'exemple que voicy.

XL.

Phocion reprenoit aigrement les Atheniens, au lieu que l'Orateur *Demandés* les flattoit par ses harangues : *Ce peuple te tuera, s'il entre en sa fureur*, luy dit *Demandés* : *Et toy, s'il entre en son bon sens*, luy repliqua *Phocion*.

XLI.

Le Roy *Antigonus* avoit fait une étroite alliance avec les Atheniens, ils offrirent à un de ses domesti-

ques de luy donner le droit de bourgeoisie à Athenes : *Je ne veux pas*, dit ce Roy, *qu'il accepte cet honneur là, de peur qu'étant quelque jour en colere, je ne vinsse à battre un Athenien.*

Cette réponse est une raillerie agreable pour faire connoistre aux Atheniens l'estime qu'il faisoit d'eux & de leur amitié.

XLII.

Pisistrate ayant résolu de se remarier, ses enfans luy demanderent si c'étoit à cause de quelque mécontentement qu'il eust reçu d'eux : *Au contraire*, leur répondit-il, *je suis si satis-*

fait de vous, & je vous trouve si honnêtes gens, que je veux en avoir encore d'autres qui vous ressemblent.

L'artifice de cette réponse consiste en ce qu'il se sert agréablement de ce qu'ils luy ont dit pour autoriser ce qu'il veut faire, & qu'en donnant un motif obligé à sa résolution, il leur ôte l'occasion de s'en plaindre, quoy qu'elle leur soit préjudiciable.

XLIII.

Il y a aussi beaucoup d'art & de presence d'esprit, dit le Commandeur, en la réponse d'Alexandre le Grand qui étant à Del-

phes entraîna la Prêtresse d'Apollon dans le Temple pour lui faire rendre un Oracle en un jour deffendu, elle s'écria comme il l'entraînoit de force, & apres lui avoir resisté en vain, Alexandre tu es invincible, *je ne veux point d'autre Oracle que celui-là*, dit-il, & la laissa, ayant ainsi fait passer adroitement pour une veritable Oracle parmi les gens, ce que cette Prêtresse ne dit que parce qu'elle ne pouvoit resister à la violence qu'il lui faisoit.

Le même Alexandre fist à sa mort une réponse digne

de lui & qui peut-être mise au nombre des bons mots à cause des beaux & differens sens qu'elle contient.

XLIV.

Ses Domestiques apres avoir receu ses derniers ordres, lui demanderent où étoient ses tresors, *vous les trouverés*, leur dit-il, *dans la bourse de mes amis*, voulant ainsi faire connoître qu'il n'avoit pris plaisir à en acquerir que pour les enrichir, & qu'il étoit persuadé qu'ils en aideroient ceux qu'il avoit affectionnés, lorsqu'ils en auroient besoin.

Ce que répondit *Phocion*

174 *Des bons mots*
aux Ambassadeurs du même Roi qui lui apportèrent de grands presens de sa part, est encore digne d'être mis au nombre des bons mots produits par la generosité, puisqu'il n'y en a pas moins à un particulier, de se mettre au dessus des presens qu'à un grand Roi de prendre plaisir à en faire.

XLV.

Pourquoi, leur dît Phocion, votre Maître m'a-il envoyé ces presens ? C'est parce qu'il vous estime le plus homme de bien d'Athenes, *Qu'il me laisse donc être tel qu'il me croid leur*

anciens.

175
repliqua Phocion en les refusant.

Ce que dît *Epaminondas* aux gens de *Darius* Roi de Perse en lui envoyant aussi de grands presens qu'ils lui avoient apportés est encore digne d'être cité.

XLVI.

Si Darius veut être ami des Thebains, leur dît ce grand Capitaine, *il n'est pas necessaire qu'il achepte mon amitié, & s'il a d'autres sentimens il n'est pas assez riche pour me corrompre.*

C'est ainsi que ces grands hommes faisoient connoître par leurs réponses vives, nobles & generieuses, la

beauté & la grandeur de leur ame aussi bien que les lumieres de leur esprit, & il est certain que l'élevation des sentimens du cœur contribuë beaucoup à élever les pensées & à faire dire de belles choses; ce qui me fait souvenir d'une pensée qu'on peut même mettre au nombre des bons mots, touchant un habile Ministre qui avoit l'esprit grand & éclairé, mais dont les sentimens ne répondoient pas à l'élevation de son genie & de sa fortune, *la petitesse de son cœur*, dit-on de lui, *a retreci la grande étendue de son esprit*. Ainsi

je conclus que pour dire de bons mots qui soient effectivement tels, il faut bien penser sur chaque chose qui se presente, & que pour bien penser il faut avoir le cœur bien fait aussi bien que l'esprit.

C'est dît le Duc la plus grande loüange que vous ayés donnée aux bons mots, que de les faire naître non seulement de la beauté de l'esprit mais encore de celle des sentimens du cœur; & il n'y a pas moyen après cela de se dispenser d'en faire cas, je les regardois déjà comme autant de pierres precieuses qui

178 *Des bons mots*
étant bien mises en œuvre
dans la conversation en re-
levant la beauté & le prix,
ainsi je crois qu'il sera bon
de profiter des règles que
vous avés remarquées pour
reconnoître les véritables
d'avec ceux qui ne le sont
pas.

Il y a, reprît le Comman-
deur, plusieurs autres es-
peces de bons mots, mais
comme il seroit ennuyeux
de les examiner toutes, je
crois qu'il suffit de ce que
nous en avons dit pour don-
ner une idée générale de
ce que c'est qu'un bon mot,
& pour achever de vous
dire ce que j'en pense; j'a-

anciens. 179
jouër qu'il faut que le
bon mot ne sente en rien la
préparation & l'étude, mais
qu'il naisse naturellement
sur le champ & qu'il sur-
prenne son auditeur, par la
nouveaueté aussi bien que
par la force, la justesse & la
beauté de la pensée, que
le sens en soit naturel &
point guindé ny contraint,
qu'il découvre agréable-
ment & sans aigreur le ri-
dicule des choses qui le
sont effectivement, & qu'il
n'entreprenne point d'y
tourner celles qui ne le sont
pas, qu'il peut charger un
peu le tableau & peindre
plus grand que nature le

ridicule qu'il veut faire remarquer, & que la finesse peut encore s'étendre à développer certaines especes de ridicule qui ne sont pas perceptibles aux yeux du commun, & qui ne peuvent être demêlées que par des esprits fins & délicats, & enfin que le bon mot est une production d'une imagination vive, & d'une prompte operation de l'entendement qui forment ensemble une grande presence d'esprit, que le propre du bon mot est d'émouvoir, de rejouir & de convaincre l'auditeur qui n'y a point d'interest, & de causer à

celui à qui il reproche quelque vice ou quelque chose de ridicule une especes d'embarras mêlé d'étonnement & de surprise qui le mette hors d'état d'y pouvoir repliquer.

Quand ceux que nous entendrons desormais auront ces qualités je croy ajouta-il, que nous pouvons hardiment les proposer pour modeles.

Ne croyés pas, dît le Duc au Commandeur, que vous en soyés quitte pour avoir examiné les bons mots, nous avons encore les bons contes dont vous ne nous avés rien dit, & qui faisant

182 *Des bons mots*
partie de la bonne plaisanterie méritent bien que vous nous disiez ce que vous en pensez, & les qualités qu'ils doivent avoir pour être agréables & réjouissans, & je voudrois encore que vous nous expliquassiez ensuite de quelle manière les bons mots & les bons contes doivent être mis en œuvre dans une conversation agréable, & que vous nous donnassiez une idée de la fine raillerie qui naît de leur juste application, ainsi que d'un certain tour enjoué que les gens d'un esprit délicat savent donner aux divers su-

anciens. 183
jets qui se présentent, ce qui forme non pas un plaisant de profession, mais ce qu'on appelle un homme de bonne compagnie.

Fin du second discours.



DES
BONS CONTES.

DISCOURS TROISIE' ME.



Jusque vous levou-
lés, dît le Com-
mandeur, je vous
diray encore mes
sentimens sur les contes
en citant ceux dont il me
souviendra, à condition
que vous dirés aussi ceux
que vous jugerés dignes
d'être cités.

Les contes, ajouta-il, exposent leur sujet dans toute son étendue & ne laissent d'ordinaire rien à deviner sous un sens caché comme font les bons mots, ils instruisent quelquefois en divertissant : mais leur principal but n'est que de réjouir leurs auditeurs, tantôt par quelque rencontre d'accidens plaisans & imprévus, tantôt par des naïvetés & par la manière agréable de les raconter, quelquefois par le récit de quelque ignorance grossière sur tout en ceux qui sont obligés d'en être exempts, ce qui en aug-

mente le ridicule, quelquefois par des malices & par des tours d'adresse dont on s'est servi pour se divertir aux dépens de quelqu'un, & souvent par des effets d'une sottise vanité qui règne assés universellement parmi les hommes.

Les bons contes sont beaucoup plus propres à exciter le rire que les bons mots, parce qu'ils donnent dans le genre facétieux, & qu'au lieu d'être fondés sur la délicatesse de la pensée, ils le sont d'ordinaire sur la description naïve des sottises d'autrui.

• On peut comparer la dif-

ference des uns aux autres à celle qui se trouve entre les plus belles pieces de Moliere & les Comedies Italiennes.

Les premieres sont pleines d'une satire ingenieuse contre plusieurs sortes de ridicules de nôtre temps qu'elles exposent sur la scène, & les plus beaux endroits de ces pieces ne font pas toujours rire, mais ils excitent une espece de volupté en l'auditeur de bon goust, par l'application qu'il y fait de ces ingenieux tableaux aux originaux impertinens dont leur auteur a eû l'adresse de les

tirer, & cet auteur excellent va fouïller jusqu'au fond du cœur pour y decouvrir le ridicule le plus caché, & pour rejouïr & instruire son auditeur, en lui exposant finement ses heureuses découvertes.

Comme la Comedie Italienne n'a pour but que de faire rire, elle neglige les delicateesses de la satire ingenieuse pour ne s'attacher qu'au genre purement facetieux, qui consiste en des peintures naturelles d'actions fortes ou de tours d'adresse, qui font aussi le sujet ordinaire des bons contes.

Ce dernier genre donne

190 *Des bons*
plus dans le goust du commun , parce que les descriptions y frappent les sens , & qu'il n'y faut ny finesse de discernement, ny penetration , comme aux bons mots , pour en développer le mystere , ce n'est pas qu'il n'y ait des contes dans le genre facétieux , qui cachent une fine satire sous une naïve description comme on le pourra remarquer parmi les exemples que je vais citer.

I.

Du temps que les Italiens n'avoient pas encore l'industrie d'exclure du Pontificat les Prelats des autres

contes.

191

nations , un Prelat Limozin fut élu Pape , & reçut ensuite une deputation des gens de son pays , qui apres lui avoir temoigné leur joye de son élévation , *Saint Pere* lui dît un d'entr'eux , *nous venons au nom de vos compatriotes les Limosins , vous supplier d'user en leur faveur du pouvoir absolu qu'on leur a dit que vous avés sur la terre , vous sçavés Saint Pere la sterilité de vôtre pauvre patrie , dont les habitans recueillent à peine assez de bleds pour les nourrir la moitié de l'année , & le besoin qu'ils ont d'avoir recours aux châtaignes , don-*

192 Des bons
 nés lui donc la fertilité qui
 lui manque, & faites en
 consideration de l'honneur
 qu'elle a de vous avoir veu
 naître, qu'on y puisse à l'ad-
 venir faire deux récoltes
 par chaque année.

Le bon Pape ne crût pas
 qu'il dût les mécontenter
 pour si peu de chose, & il
 leur répondit, qu'il leur
 accordoit volontiers leur de-
 mande, mais que pour plus
 grande marque de son affec-
 tion, il y joignoit une autre
 grace qui étoit qu'au lieu que
 dans les autres pays on ne
 comptoit que douze mois pour
 une année, il vouloit que par
 privilege special les Limozins

en

contes.

193

en eussent vingt-quatre à
 chacun des leurs.

Ce conte a deux beautés
 différentes, l'une est la naï-
 veté de la demande des Li-
 mosins fondée sur la grande
 étendue qu'ils donnoient
 au pouvoir du Pape, jus-
 qu'à croire qu'il pouvoit en
 leur faveur changer l'ordre
 de la nature, & l'autre est
 le détour plaisant & adroit
 de la réponce du Saint Pere,
 pour renvoyer ces bonnes
 gens contents en se moc-
 quant de leur credulité,
 sans toutes fois les desa-
 buser de l'opinion qu'ils
 avoient de sa pleine puis-
 sance.

I

II.

Sixte cinquième étant devenu Pape de Cordelier qu'il étoit, apres avoir passé par les degrés de la milice Ecclesiastique, ne changea pas d'humeur en changeant de fortune, & conserva le caractere qu'il avoit d'homme naturellement plaisant, il aimoit à repasser dans sa memoire les bons tours qu'il avoit faits & les aventures de sa premiere condition, il se ressouvint qu'étant Cordelier il avoit emprunté de l'argent à un Superieur d'un Convent d'un autre Ordre & qu'il ne le lui avoit point

rendu, il demanda de ses nouvelles, & ayant appris qu'il vivoit encore, il lui envoya ordre de venir lui rendre compte de ses actions.

Le bon Religieux qui n'avoit rien à se reprocher s'en alla à Rome avec la tranquillité que donne une bonne conscience, quand il fut devant le Pape, on nous a averti, lui dît le Saint Pere que vous avez mal employé les deniers de votre Convent, & nous vous avons envoyé querir pour nous en rendre compte, Saint Pere luy répondit ce Religieux je ne crois point

avoir failli en cela, songés bien dît le Pape si vous n'avez point prêté de l'argent à quelqu'un mal à propos, & entr'autres à un certain Cordelier qui passa chés vous en une telle année, ce bon homme apres avoir un peu révé lui dît ; *Saint Pere il est vray, c'étoit un grand fripon, qui m'attrappa cet argent sous de vains prétextes, & sur la parole qu'il me donna de me le rendre dans peu, he bien lui dît le Pape, nous sommes ce Cordelier dont vous parlez qui voulons vous restituer cet argent suivant nôtre promesse, & vous donner avis*

de n'en plus prêter aux gens de cette robbe, qui ne sont pas tous destinés à devenir Papes comme nous pour être en état de vous le rendre, le bon homme fort surpris de retrouver son Cordelier en la personne du Pape, voulut alors lui demander pardon de l'avoir appelé fripon, *ne vous en mettés pas en peine,* lui dît le Saint Pere, *cela pouvoit bien être en ce temps-là, mais Dieu nous a donné les moyens de reparer nos fautes passées,* & il renvoya ensuite ce bon Religieux apres lui avoir rendu l'argent qu'il lui devoit & lui avoir fait

beaucoup de caresses.

L'agrément de ce conte consiste en ce que le Saint Père voulant plaisanter avec ce Religieux, en fut puni par la naïveté avec laquelle ce bon homme qui ne le reconnoissoit pas lui dit ses sentimens sur sa vie passée, & en l'adresse dont le Pape se servit pour ne se point charger du reproche que le Gordelier avoit mérité.

III.

Un Predicateur prêchoit devant un grand Prince qui avoit pris les armes contre son pays, il le compara à *Coriolan* ce fameux Capi-

taine Romain, qui après avoir bien servi sa patrie dans les commencemens de la République en fut banni & vint assiéger Rome avec *les Volsques*, ce grand Capitaine, s'écria ce Predicateur, justement irrité de l'ingratitude de ses compatriotes étoit en état d'en tirer une cruelle vengeance, mais enfin il se laissa toucher par les larmes de sa mere & de sa femme, & ces deux vertueuses Dames obtirent de lui ce que *ny le sacré College des Cardinaux ny le Pape même qui étoient allés au devant de lui n'avoient jamais pu ob-*

tenir, le Prince fit alors un éclat de rire & ne put s'empêcher de s'écrier, *Monsieur le Predicateur vous ne savez ce que vous dites, il n'y avoit en ce temps-là ny Pape ny Cardinaux*, mais le Predicateur sans s'étonner soutint courageusement au Prince qu'il ne se trompoit pas, & pour marque Monseigneur, ajouta-il, que ce que je vous dis est vray, c'est que *j'ay veu cette Histoire représentée dans une tapisserie de votre Château à un tel lieu.*

L'autorité de cette tapisserie citée si à propos redoubla les éclats de rire,

& l'ignorant Predicateur en fut si troublé qu'il fit, comme on dit, le plongeon dans sa chaire, & s'enfuit au lieu d'achever son sermon.

Voicy dît le Duc, un conte d'un autre Predicateur qui m'a paru assez plaisant.

IV.

Un Religieux allant prêcher s'arrêta pour dîner chés un pauvre Curé de village, & comme il ne trouva pas le pain n'y le vin de ce Curé assés bon, il en envoya acheter de meilleur avec les autres provisions nécessaires pour faire un

bon repas, il se fit apporter en se mettant à table une cassette remplie de plusieurs ustencilles d'argent vermeil doré dont il se servoit dans ses voyages, le Curé surpris de sa magnificence lui demanda s'il avoit fait ses vœux, ouy sans doute répondit le Predicateur, *mon Pere*, lui dît alors le Curé, *nous ferions donc vous et moy un bon Religieux, car vous avés fait le vœu de pauvreté & moy je l'observe.*

Ce conte pourroit passer aussi pour un bon mot, & son agrément consiste en l'opposition qui s'y rencontre entre ce Religieux qui

a fait le vœu de pauvreté sans l'observer, & ce Curé qui l'observe sans l'avoir fait, ainsi que dans la maniere adroite dont le Curé reproche à ce Pere qu'il ne vit pas selon sa regle.

Comme les Religieux sont obligés de mener une vie beaucoup plus exemplaire & plus parfaite que celle des gens du monde, il ne faut pas s'étonner, continua le Duc, si on les observe de plus près & si on est plus disposé à se divertir des deffauts de quelques-uns d'entr'eux qu'à les excuser, c'est ce qui a donné lieu à plusieurs bons contes

204 *Des bons*
qu'on fait d'eux.

En voicy un d'une aventure qu'on assure être arrivée depuis peu à Paris.

V.

Une Dame jeune & bien faite alla dans une Eglise de Religieux à dessein de s'y confesser, elle y trouva un Religieux de cette maison qui étoit alors seul dans une Chapelle de cette Eglise, elle se mit à genoux auprès de lui & lui dit tous ses péchés, & comme il ne lui répondit rien, elle lui demanda ensuite l'absolution, je ne puis pas vous la donner, lui dit le Religieux, car je ne suis pas Prêtre,

contes.

205

vous n'êtes pas Prêtre lui dit la Dame fort surprise & fort encolere, non Madame lui répondit froidement le Religieux, je vais, lui repliqua-elle, me plaindre à votre Superieur de ce que vous avés entendu ma confession, & moy lui repartit le Religieux, je vais dire de vos nouvelles à votre Mary, surquoi étant entrés en compensation de menaces, ils se separerent but à but, la Dame ayant jugé sagement qu'il n'étoit pas de son interest de divulger cette aventure.

VI.

Durant la derniere guer.

re entre l-Espagne & le Portugal, dît l'Abbé, un Prêtre Portugais étoit à l'Autel dans une Eglise de Rome & commençant à dire la Messe, un Castillan la répondoit, le Portugais qui s'en apperçut recommença plusieurs fois, & voyant que le Castillan continuoit de répondre, il se tourna vers lui & lui dît avec colere, *je ne parle point à toy*, & il s'en alla avec ses ornemens chercher un autre Autel où il n'y eût point de Castillan qui lui répondist.

Ce conte est une peinture assés plaisante de la grande aversion que les Portu-

gais avoient alors pour les Castillans.

VII.

Le Duc d'Osseone fameux par ses jugemens & par ses plaisantes reparties, reprît le Commandeur, étant Vice-Roy de Naples alla sur les Galleres du Roy d'Espagne le jour d'une grande Fête, à dessein d'user du droit qu'il avoit d'en délivrer quelque forçat, il en interrogea plusieurs, & leurs demanda pourquoi ils étoient là, tous ceux qu'il interrogea s'excuserent sur divers pretextes & tâcherent à lui persuader qu'ils étoient innocens, il

n'y en eut qu'un qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis, & qui avoüa qu'il avoit mérité une plus grande punition que celle qu'il souffroit, *qu'on chasse ce méchant homme*, dit le Duc, en lui faisant donner la liberté, *de peur qu'il ne pervertisse tous les gens de bien que voilà.*

Il récompensa ainsi plaisamment la sincérité de ce Galerien, & se mocqua de la mauvaise foy des autres.

VIII.

Un grand d'Espagne vouloit avoir auprès de lui un homme de lettre pour le plaisir de la conversation,

un de ses amis lui en presenta un à qui il demanda d'abord s'il sçavoit faire des vers, l'homme de lettres lui répondit qu'il en jugeroit par les ouvrages qu'il lui feroit voir de la façon, il lui apporta le lendemain quantité de *Romances*, & d'autres Poësies Espagnolles de toutes les especes, le Grand d'Espagne apres les avoir veüs, dit à son ami que cet homme là ne l'accommodoit pas, & pourquoi lui demanda son ami, *c'est lui répondit-il, que je suis persuadé qu'il faut être ignorant pour ne sçavoir pas faire de vers, mais qu'il faut être*

210 Des bons
fou pour en avoir fait au-
tant que cet homme m'en a
montré de sa façon, & afin
de ne rien diminuer ajouta
le Commandeur de la gra-
ce de cette réponse, je suis
d'avis de vous la dire en
Espagnol telle qu'on l'attri-
buë au Comte d'Orgaz,
*tengo, dît il, por necio al que
no sabe hazer una copla y por
loco al que haze dos.*

Ce conte est une satire
agréable contre les Poëtes
de profession, c'est à dite
contre ceux qui s'appli-
quent uniquement à faire
des vers.

IX.

Une Dame galante, pour-

contes. 211

suivit le Commandeur, ac-
corda un rendés-vous à un
homme qui lui avoit témoi-
gné de la passion, elle le re-
çût seule dans sa chambre
étant couchée dans son lit
& fort parée, il se mist à
genoux auprès d'elle &
apres plusieurs beaux dis-
cours, il lui dît, ah Mada-
me que ne vous tiens-je
presentement dans le fonds
d'un bois, *comment dans le
fonds d'un bois, c'est donc
pour m'égorger* s'écria la
Dame irritée, & elle ap-
pella ensuite ses femmes
pour se délivrer de ce froid
amant.

Voicy un autre conte dont

la plaisanterie roule sur un effet du hasard.

X.

Deux freres qui logeoient ensemble se ressembloient parfaitement & portoient le même nom, un homme demanda à parler à l'un des deux, lequel demandés vous lui dît le portier, celui qui est Conseiller, répondit cet homme, ils le sont tous deux, celui qui est un peu louche, ils le sont tous deux, celui qui est marié, ils le sont tous deux, celui qui a une belle femme, ils en ont tous deux, c'est donc celui qui est cocu, *ma foy Monsieur* lui répondit le portier,

je crois qu'ils le sont tous deux, voilà, dît cet homme deux freres bien destinés à se ressembler.

A propos de cocus, dît le Duc, cela me fait souvenir d'un autre conte qui roule sur une simplicité qui m'a paru plaisante.

XI.

Un jeune Gentil-homme avoit élevé un chien & lui donna le nom de *cocu*, un jour l'ayant appelé par ce nom en presence de sa mere qui étoit une Dame grave & de peu d'esprit, & qui avoit accoûtumé de dire fort serieusement beaucoup de sottises, elle lui

214 *Des bons*
 dit, vrayement mon fils
 cela est bien malhonnête,
& vous devriez avoir honte
de donner ainsi à votre chien
un nom de Chrétien.

La bonne Dame sçavoit
 sans doute que ce nom ap-
 partenoit à quelque Chré-
 tien de sa connoissance, &
 c'est d'où vint son erreur
 de croire qu'il ne convenoit
 qu'à un Chrétien de le por-
 ter. XII.

Une Princesse de grande
 vertu & qui étoit demeurée
 fille toute sa vie, continua
 le Duc, perdit la veuë sur
 le retour de son âge, com-
 me elle étoit en cet état, un
 pauvre aveugle fut conduit

contes. 215

à la portiere de son carosse,
 & lui dit ma bonne Dame
 ayés pitié d'un pauvre hom-
 me qui a perdu les joyes de
 ce monde; la Princesse qui
 l'entendit demanda à une
 de ses femmes, *qu'à donc*
cet homme, est-ce qu'il est
Eunuque? non ma Princesse
 lui répondit cette femme,
 c'est qu'il est aveugle, *belas*
le pauvre homme il a raison,
 repliqua-t-elle, *& je n'y*
songeois pas?

La naiveté de la deman-
 de de cette bonne Princesse,
 fait connoître assés plaisam-
 ment l'opinion qu'elle avoit
 touchant les joyes de ce
 monde.

Voicy reprît le Commandeur une autre espeece de naiveté d'un Duc de la Cour du feu Roy.

XIII.

Ce Duc eut quelque dispute pour le pas en une ceremonie avec un Maréchal de France, je ne comprends pas, dît-il, sur quoi il peut fonder sa pretention, car il ne doit pas ignorer qu'au sacre du Roi qui est la plus grande de toutes les ceremonies, & dans les sceances du Parlement, nos rangs sont réglés & les Maréchaux n'ont rien à nous disputer, il est vray qu'ils nous commandent

dent à l'armée, mais aussi ajoûta-il, *je ne m'y trouve jamais.*

Comme les naivetés continua le Commandeur produisent plusieurs bons contes, il y en a aussi qui sont produits par des distractions de gens qui ne laissent pas d'avoir beaucoup d'esprit, en voicy quelques uns de cette espeece.

XIV.

Une Princesse fort éclairée étoit dans une Province dont les Dames lui venoient faire la Cour, elle ne trouvoit pas dans leur entretien de matiere à occuper son attention, & cependant elle

218 *Des bons*
 vouloit par honnêteté leur
 dire quelque chose, elle
 demanda à une jeune Da-
 me de la ville où elle étoit,
 combien elle avoit d'en-
 fans, *j'en ay trois Madame*,
 lui répondit cette Dame,
 à un quart d'heure de là,
 cette Princesse ne sçachant
 que lui dire, lui demanda
 encore, Madame combien
 avés-vous d'enfans, *comme je n'ay pas accouché*,
 lui répondit la Dame de
 Province, *depuis que vous*
m'avez fait l'honneur de me
le demander, je n'en ay en-
core que trois.

Cette réponce libre &
 plaiante réveilla l'atten-

contes.

219
 tion de cette Princesse, qui
 au lieu de s'en fâcher l'en
 estima davantage, & l'ho-
 nora ensuite de son amitié.

XV.

Une autre grande Prin-
 cesse, qui étoit aussi sujete
 à ces fortes de distractions,
 voyant une jeune veuve qui
 venoit de perdre son mary,
 lui dît, vous avés perdu
 vôtre mary Madame, hélas
 que je vous plains, & en-
 suite resvant à autre chose,
 elle lui demanda, *Madame*
n'avez vous que celui-là.

XVI.

Une jeune Dame étoit
 en compagnie avec son
 mary, on se mit sur les bons

K ij

contes & chacun dit ce qu'il sçavoit, la Dame en voulut dire un à son tour, & raconta toutes les adresses dont un galand s'étoit servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit, & dont le mary étoit absent, mais par malheur, ajouta-elle, comme ils étoient ensemble fort contens l'un de l'autre, voici le mary qui revint frapper à la porte, *imaginés vous*, dit-elle, *alors l'embarras où je fus.*

Cette reflection trop sincere jetta son mary qui l'écouloit dans un autre embarras, & en lui faisant con-

noître la part qu'il avoit en cette aventure, & comme sa femme sans y penser avoit laissé échaper une vérité qu'elle n'avoit pas intention de lui apprendre.

XVII.

Un vieux Seigneur devint amoureux d'une jeune Damaïsselle qui servoit sa femme, la vertu de cette suivante se trouvant utilement soutenuë par les desagrémens du vicillard, fut assés forte pour résister à ses sollicitations, elle en avertit sa Maîtresse, elle les traita de persecutions, & elle confirma par ses larmes ces témoignages de sa chasteté,

il n'est pas possible Madame, lui dît elle que j'en souffre davantage, pour qui me prend-il, & comment peut-il me croire capable de manquer à ce que je dois & à vous & à mon honneur, s'il continuë je vous supplie de me permettre de me retirer, la bonne Dame fort picquée contre son mary, & tres-contente de l'honnêteté de sa suivante, & qui craignoit d'ailleurs que si elle la perdoit, elle pouroit en prendre quelqu'autre qui ne seroit pas si scrupuleuse, lui dît ma fille ne te mets pas en peine, il ne faut pas que tu songes à

me quitter étant aussi assurée que tu lés de mon amié, il faut donc Madame que vous songiés à me délivrer des persecutions de Monsieur, he bien lui dît elle, il me vient un expedient fort propre pour cela, il faut que tu fasse semblant de t'adoircir pour lui, & qu'ensuite tu lui donnes la nuit un rendés-vous dans ta chambre, moy Madame un rendés-vous, luy dît la Damoiselle, écoute jusqu'au bout ce que j'ay à te dire, quand tu luy auras donné le jour & l'heure, & laissé la porte ouverte pour le faire entrer, j'iray en ta

place dans ton lit & tu passeras dans ma chambre ; & alors quand il viendra je lui feray tant de honte qu'il perdra l'envie de te tourmenter.

Elle promît de faire tout ce que sa Maîtresse fouhaitoit , & la nuit étant venue que le vieillard amoureux attendoit avec beaucoup d'impatience ; il se glissa doucement & sans lumiere dans la chambre de la suivante , & il alla avec grand empressement trouver dans son lit sa femme qui l'y attendoit, elle ne jugea pas à propos de le quereller d'abord : mais comme cette

avanture se passoit plus chastement qu'elle ne se l'étoit imaginée , elle s'en ennuya & se resolut enfin de parler, *n'est-ce que pour cela*, lui dit-elle, *que vous vous êtes donné tant de peine*, le mary reconnût alors son erreur & la voix de sa femme , & plein de dépit de la tromperie qu'elle lui avoit faite, & des mauvais succès de ses desirs amoureux ; *je vous avouë Madame*, lui dit-il, *que mon corps est plus sage que mon esprit*, car il vous a reconnue , & mon esprit aveugle ne vous reconnoissoit pas , & vous prenoit pour une jolie fille , il se sauva en-

suite pour éviter les injures & les reproches qu'il avoit si bien mérités.

L'agrément de ce conte consiste non seulement dans les succès ridicules des amours du vieillard, mais encore dans la manière plaisante dont il justifia l'inutilité de ses desirs en repoussant l'injure qu'il croyoit avoir reçue de sa femme.

XVIII.

Une jeune veuve belle & riche, étoit aimée par un jeune Gascon pauvre & présomptueux, ce Gascon suivant la coutume établie parmi les gens de son pays,

vouloit qu'on crût qu'il étoit fort bien avec cette Dame, & divulgoit beaucoup plus de faveurs qu'il n'en recevoit, la Dame qui l'aimoit, mais qui étoit d'une humeur enjouée & plaisante, résolut de l'en punir d'une manière nouvelle, je sçais, lui dit-elle, que vous avez de l'affection pour moy, & je suis persuadée que vous voudrés bien m'en donner des marques dans une occasion qui se présente, le Gascon lui témoigna être prest à tout faire, vous connoissés, ajouta la veuve, une telle Dame de mes

amies qui a un mary jaloux & fort incommode, & qui ne lui permet pas de coucher hors de chés lui, cependant il est necessaire pour des raisons particulieres qu'elle couche ce soir chés moy, & ce que je desire de vous est que vous allés vous coucher en sa place, afin que son mary qui ne reviendra que tard vous trouvant dans son lit croye que c'est sa femme, & comme il se leve de meilleur matin qu'elle pour aller à ses affaires, il ne s'appercevra de rien, car quoi qu'il soit fort jaloux de sa femme, il n'a pas ac-

coûtumé de troubler son repos durant la nuit; le Gasçon apres avoir consenti à tout ce qu'elle voulut, se laissa mener chés l'amie de sa Maîtresse, on lui mit une coëffure de nuit telle que les femmes en portent, & il se mît ensuite dans le lit du mary jaloux qui-étoit absent, & que la jeune veuve sçavoit bien ne devoir pas révenir ce soir là, les deux amies laisserent le Gasçon seul dans ce lit, & quelque temps apres la jeune veuve entra en robe de chambre & sans lumiere & alla se coucher dans le lit ou étoit le Gasçon, qui la

prenoit pour le mary jaloux , & qui étoit en une peine extrême , il tenoit fort peu de place dans le lit , & tournant le dos à la jeune veuve , il s'étoit mis le plus près qu'il avoit pû de l'autre bord du lit , il passa de cette sorte une nuit la plus inquiète qu'il eust jamais eüe , appréhendant toujours quelques caresses à contre-temps du mary jaloux , mais sa peine fut encore plus grande lorsque le jour commençant à paroître , la jeune veuve prit une sonnette au bruit de laquelle il entendit qu'il entroit quelqu'un dans la

chambre , il se couvrit la tête avec la couverture & auroit voulu s'abîmer dans le lit , tant il avoit de peur d'être connu , ce fut l'amie de la veuve qui entra & qui ouvrit les rideaux du lit , d'où la veuve sortit aussi-tôt parée de toutes ses beautés naturelles qui penserent faire mourir le Gasçon de regret , de dépit & de honte d'avoir fait un si mauvais usage d'une si belle nuit.

La bizarre imagination de cette Dame qui dans le dessein de punir la presumption de son amant , s'exposoit à le combler de faveurs , rend cette aventure

agréable par sa nouveauté
& par le succès plaisant
qu'eût cette entreprise.

XIX.

Dans la ville de Prato,
dit *Bocace*, on fit un Edit
aussi blâmable que cruel,
qui sans nulle exception
condamnoit au feu toutes
les femmes surprises en
adultere, une femme des
principales de la ville nom-
mée *Madame Philippe*, bel-
le & d'un cœur fort tendre,
fut surprise par son mary
avec un jeune Gentil-hom-
me qu'elle aimoit passion-
nement, le mary jaloux &
vindictif comme un Ita-
lien, fut fort tenté de les

tuër sur le champ, & il
l'auroit fait sans doute s'il
n'eût fait reflection que le
jeune homme n'étoit pas
d'humeur à le souffrir, sans
lui faire au moins partager
le peril, ainsi moderant son
premier mouvement, il se
contenta de se servir de la
loy pour assurer sa vengean-
ce sans s'exposer, il alla ac-
cuser sa femme, & la fit ap-
peller en justice, la Dame
qui avoit beaucoup de cou-
rage resolut de s'y presen-
ter, & de mourir plutôt en
avoüant la verité que de
traîner une vie malheureu-
se dans un exil, ne pou-
vant d'ailleurs se résoudre

à defavoüer la grande passion qu'elle avoit pour son amant, elle se rendit devant le Podesta accompagnée de plusieurs de ses parens & de ses amis, qui lui conseilloyent de nier le fait, mais elle sans s'étonner se presenta avec un visage assuré, & répondit d'une voix ferme aux demandes que lui fit le Podesta, *il est vray*, lui dit-elle, que mon mary ma trouvée avec un jeune Gentil-homme que j'aime, je sçais la rigueur de l'Edit contre les femmes, mais vous ne pouvez ignorer que les loix pour être justes doivent être communes, & fai-

tes avec le consentement des personnes à qui elles touchent, cependant celle dont il s'agit n'a aucune de ces conditions, elle condamne à un supplice cruel les femmes qui manquent de fidélité à leurs maris, & elle ne condamne à aucunes peines les maris qui en manquent à leurs femmes, le mariage est un traité dont les conditions doivent être reciproques, vos femmes sont vos compagnes, & vous les traités en esclaves en leur imposant des loix sans leur consentement, & même sans les avoir appellées pour defendre leurs droits; si elles avoient été écoutées avant

que de faire cette loy barbare, elles auroient representé la tyrannie qu'il y a de vouloir les contraindre seules à s'abstenir des mêmes plaisirs que les hommes prennent sans scrupule dans toutes les occasions qu'ils en rencontrent, quoi qu'ils en ayent d'ordinaire moins de besoin, quel tort ay-je fait dans le fonds à mon mary que voilà, je demande qu'il soit interrogé pour dire si je lui ay jamais refusé de satisfaire à ses desirs, & s'il a reciproquement satisfait à tous les miens? & nonobstant des traitemens si opposés, il a l'injustice de trouver à redire que je dis-

pose de son superflu.

Ce discours fit rire toute l'assemblée, qui s'écria que Madame Philippe avoit raison & qu'il falloit la renvoyer libre, & la force de ses raisons jointes à sa beauté & à son courage mirent le *Podesta* dans les interests, de sorte que après avoir si bien plaidé sa cause & celle de son sexe, elle fut non seulement exemptée de la rigueur de la loy, mais elle la fit encore reformer pour l'avenir, & c'est de là sans doute que vient l'impunité qui est presentement si bien établie pour les criminelles de cette espece.

Il y a d'autres sortes de contes, dit alors le Commandeur, qui consistent en des malices & en des tours d'adresse bien conduits & plaisamment imaginés, j'en citeray quelques-uns pour finir ces exemples.

X X.

Un Curé Italien nommé *Il Piovano arlotto*, fameux par ses bons contes & par ses plaisantes reparties, s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de ses amis de leurs faire diverses emplettes au pays où il alloit, ils luy en donnerent des memoires, mais

il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il luy demandoit, le Curé employa cet argent de son amy conformément à son memoire, & n'achepta rien pour tous les autres, lorsqu'il fut de retour ils vinrent tous chés luy pour y recevoir leurs emplettes, & le *Piovano* leur dit.

Messieurs lorsque je fus embarqué, je mis tous vos memoires sur le pont de la Galere à dessein de les mettre en ordre, mais il s'éleva un vent qui les emporta tous dans la mer, ainsi je n'ay pû me souvenir de ce qu'ils

contenoient, cependant luy dit un d'entr'eux, vous avés apporté des étoffes à un tel, *il est vray*, repliqua le Piovano, *mais c'est qu'il avoit enveloppé dans son memoire un nombre de ducats, dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec les vôtres qui étoient legers, ce qui a fait que je ne me suis souvenu que de ce qu'il m'a demandé.*

Il est aisé de voir que l'adresse de ce conte, consiste en ce qu'il apprend aux donneurs de commissions, qu'il faut qu'ils commencent par donner l'argent nécessaire pour les faire, s'ils veulent qu'on les execute,

cute, & il seroit difficile de le dire plus agréablement & plus finement que fit ce Curé. XXI.

Le même passant par Naples alla saluer le Roy Alfonso, qui y regnoit alors, ce Roy apprit par un de ses Courtisans que le Piovano Arlotto, étoit un homme plaisant qui disoit librement & agréablement ce qu'il pensoit aux personnes les plus élevées, & qu'il avoit un livre ou il écrivoit toutes les fautes des principaux de son temps, sans en excepter les souverains, Messer Piovano, luy dit le Roy, *ne serois-je point écrit*

sur votre livre, il faut voir
répondit le Piovano, & le
Roy luy ayant ordonné de
l'aller querir, il y lut, *faute
faite par Alfonse Roy de Na-
ples, d'avoir envoyé en
Allemagne un Allemand qui
étoit en sa Cour avec douze
mille florins d'or pour luy
achepter des chevaux.*

En quoy trouvés-vous
que j'ayé failly, dit le Roy,
de donner cette commis-
sion à cet Allemand, c'est
répondit *le Piovano*, parce
qu'il restera en son pays
avec votre argent, & s'il
revient avec des chevaux
ou qu'il me r'apporte mon
argent repartit le Roy, *alors*

repliqua le Piovano, je
vous effaceray de mon livre,
& j'y écriray l'Allemand en
votre place.

La liberté de cette répon-
se loin de facher le Roy, luy
parut si agréable qu'il ren-
voya *le Piovano Arlotto*,
avec des presens apres luy
avoir fait beaucoup de ca-
resses. XXII.

Un Curé Italien l'invita
un jour à dîner avec plu-
sieurs autres Curés, ce
Curé qui voulut faire le
plaisant les tira à part &
leur dit, Messieurs je suis
d'avis que nous nous re-
jouïssions aujourdhuy aux
dépends *du Piovano Arlot-*

to, qui fait le bon compagnon, & qui se mocque de tout le monde, comme mon clerc est malade & que je n'ay personne pour nous servir, j'ay dessein de vous proposer de tirer à la courte paille, pour voir lequel de nous ira à la cave tirer le vin, & servir les autres pendant que nous dînerons, & je feray en sorte que le sort tombera sur le *Picvano Arlotto*, ce qui ayant été conclud entr'eux fut executé, *Arlotto*, s'aperçut du complot, & résolut d'en faire repentir son hôte, il alla à la cave remplir les bouteilles pendant

que les autres commençoient à dîner, & étant remonté avec ses bouteilles, vous voyés Messieurs, leur dît-il, comme j'ay fait ce que le jeu m'a ordonné, réjouissons presentement pour voir lequel de nous descendra à la cave pour refermer les muids que i'y ay laissés ouverts, alors le maître de la maison, ne parla plus de tirer à la courte paille, & connoissant *Arlotto*, pour être homme à l'avoir fait comme il le disoit, il quitta promptement son dîner & courut à sa cave où il trouva ses muids coulans, & une grande partie de son

vin perdu, dont il fit ensuitte de grandes plaintes à Arlotto, *vous n'avez pas raison de vous plaindre de moy*, luy répondit-il, *puisque j'ay satisfait ponctuellement au jeu qui m'avoit bien ordonné d'aller tirer le vin & de remplir les bouteilles, mais non pas de refermer les muids d'un hôte qui fait si mal les honneurs de sa maison*, & il apprît ainsi à son confrere qu'il n'étoit pas assés bon railleur pour entreprendre des se jouer à luy. **XXIII.**

Un Courtisan des plus agréables de son temps, jouoit au picquet avec un

Ministre qui gouvernoit l'Etat, un jour qu'ils jouoient mille-pistoles en une partie, le Courtisan jugea qu'il pouvoit le faire capot & gagner, s'il luy persuadoit qu'il eût trois valets dont il en avoit écarté un, il compta le point & le reste de son jeu jusqu'à vingt, & après avoir révé un moment il jetta sa premiere carte & compta vingt quatre, le Ministre luy demanda dequoy il les comptoit, le Courtisan recommença à compter son jeu jusqu'à vingt, & y ajoûta trois valets, le Ministre dît qu'il ne les avoit pas nommés avant

que de jouer sa premiere carte , le Courtisan souûtint le contraire & offrit de parier cent pistoles , le Ministre accepta le pari , les spectateurs condamnerent le Courtisan qui continuant à jouer les cartes , se plaignoit comme s'il eût été condamné injustement ; *voilà le plaisir qu'il y a ,* disoit-il , *de jouer avec un Ministre , en presence de ces Messieurs les flatteurs , qui luy font icy la cour à mes dépends ,* à la fin du jeu le Ministre garda l'as du valet que le Courtisan avoit écarté , fut capot & perdit mille pistoles pour en avoir gagné cent.

XXIV.

Le même Courtisan jouoit une autre fois avec le même Ministre , qui se vid encore en danger d'être capot , ne sçachant lequel garder de deux as qui lui restoient , & qu'il monroit à découvert , le Courtisan voyant qu'il levoit le bras pour jeter celui dont il falloit se defaire , avanca adroittement un de ses pieds sous la table qui les separoit , & pressa un des pieds du Ministre , qui étant environné de Courtisans , qui ne cherchoient qu'à luy plaire , crût que c'étoit un d'entr'eux qui l'avertissoit de

L v

jetter l'autre as, ce qui luy fit jetter le bon, & comme il se vid capot, il demanda tout haut avec depit, qui étoit ce presseur de pied qui l'avoit si mal averti, le Courtisan apres lui avoir reproché en riant qu'il attendoit donc qu'on luy fit signe de son jeu, luy dit, *c'est moi qui ne crois pas être obligé de vous donner un bon avis.*

La subtilité de ces deux tours d'adresse les rendroit excusables, s'il y en avoit quelques-uns qui le pussent être, & ce qui contribuoit encore à les faire trouver bons, c'est que le Ministre

sur lequel ils ont été exercés, étoit l'homme de son temps le moins disposé à s'y laisser surprendre.

XXV.

Les Comediens François jouoient devant le feu Roy, une Comedie contre les gens de robe, & ils avoient fait mettre parmy les spectateurs un Comedien en habit de ville, ce Comedien qui avec cet habit ressembloit à un Conseiller, se leva & s'écria à l'endroit le plus risible de la piece, que cela n'étoit pas supportable de voir ainsi jouer les gens de justice, qu'ils en auroient raison, & qu'il

Lvj

sommoit les Comediens de cesser à l'instant cette insolente piece, & moy je veux qu'ils la jouent, répondit le feu Roy, qui crût que c'étoit un Conseiller qui luy manquoit de respect en les menaçant en sa presence, ce qui donna une autre espece de divertissement à l'assemblée, lorsqu'elle scût que c'étoit un Comedien déguisé, & le feu Roy qui entendoit raillerie, rit, le premier d'y avoir été trompé.

XXVI.

Une fille scavante nommée *Mademoiselle de Gournay*, avoit témoigné beau-

coup de desir de connoître *le Marquis de Racan*, fameux par ses Poësies, un bel esprit de ce temps-là l'ayant appris par un des amis de cette Damoiselle, se chargea d'inviter Monsieur de Racan à l'aller voir, il scût de luy le jour & l'heure qu'il y devoit aller, sous pretexte de le faire scavoir à *Mademoiselle de Gournay*, & il eut la malice d'y envoyer quelque temps auparavant un homme de la Cour, qui feignit d'être le *Marquis de Racan*, dont *Mademoiselle de Gournay* ne connoissoit pas le visage, elle le reçût sous ce nom

avec de grands honneurs, & avec beaucoup de demonstrations de joye de connoître un homme dont elle estimoit fort les ouvrages, le Courtisan adroit ne manqua pas de son côté de louer ceux de la Damoiselle sçavante, & apres être reciproquement encensés, ils se separerent fort contents l'un de l'autre, aussitôt apres qu'il fut sorti, celui qui étoit l'auteur de cette malice arriva chés Mademoiselle de Gournay, dont il n'étoit pas connu, & dit à ses gens qu'il étoit le Marquis de Racan, la Damoiselle crût d'abord

que c'étoit le même qui avoit encore quelque chose à luy dire, mais elle fut fort surprise quand elle vid un autre vilage plus grave que le premier, & qui sentoit mieux son visage d'auteur, il lui fit aussi un compliment plus serieux & plus étudié que celui du Courtisan, elle fut d'abord assés embarrassée de quelle maniere elle y devoit répondre, mais enfin jugeant à la mine de celui-cy que ce devoit être le veritable Racan, elle se plaignit à luy de l'imposture du premier qui avoit pris son nom, le dernier demeurant à ce re-

cit dans son air grave & composé, fit d'abord semblant d'être surpris de cette effronterie, & luy dît ensuite que cela le regardoit plus qu'elle, & que s'il pouvoit découvrir qui étoit l'imposteur, il auroit soin d'en tirer raison, ensuite il se mit sur les plus beaux endroits des ouvrages de la Damoiselle qu'il avoit étudiés exprés, & leur donna de grandes louanges, apres lesquelles elle ne douta plus qu'il ne fût le véritable Racan, & elle luy fit des excuses de ce qu'elle ne l'avoit pas receu d'abord aussi bien qu'il le méritoit, comme

ce second Racan vid que l'heure approchoit que le troisième devoit venir, il prit congé de la Damoiselle apres avoir fait plusieurs exclamations sur son grand sçavoir, qu'elle n'avoit pas manqué de lui étaler.

Peu de temps apres qu'il fut sorti, le véritable Marquis de Racan arriva, on alla aussi-tôt avvertir Mademoiselle de Gournay, elle étoit Gasconne & un peu bilieuse de son naturel, elle s'emporta à la veüe de ce troisième Racan, & sans attendre qu'il luy parlât, *est-ce que je ne verray toute ma vie que des Racans*, dît-elle avec

fureur, & s'armant d'une de ses pantoufles elle le chargea vigoureusement, & le poussa hors de sa chambre sans vouloir l'écouter, en luy disant toutes les injures que sa colere luy dictoit, dont le pauvre Marquis de Racan fut si surpris qu'il ne sçut que luy répondre, & sortit promptement, avec l'opinion que la Damoiselle sçavante étoit devenue folle.

Ce conte *des trois Racans*, étoit l'un de ceux de *Boisrobert*, qui s'étoit rendu fameux à en faire, & qu'on dit avoir eû un talent particulier à les reciter, mais la

plus part de ses autres contes consistoient dans le geste, & dans l'art particulier qu'il avoit à contrefaire les discours & les actions d'autrui, comme dans son conte de *Milord Fildin*, qui étoit principalement fondé sur l'imitation qu'il y faisoit des discours & de la mauvaise prononciation de cet Ambassadeur Anglois, & de ceux de sa suite qui ne sçavoient pas bien nôtre langue, & des reverences à contre temps que luy, sa femme & ses enfans faisoient toutes les fois qu'il leur nommoit Monsieur le Cardinal de Richelieu, de

la part duquel il étoit allé complimenter cet Ambassadeur, mais comme ces sortes de contes fondés sur l'imitation, n'étoient pas toujours soutenus par l'agrément du sujet & ne concisoient souvent qu'en l'adresse de l'acteur qui les representoit, ils perdoient beaucoup de leurs graces quand ils étoient racontés par d'autres, & auroient cessé d'être plaisans si on les eust mis par écrit.

Les contes où l'on contrefait quelqu'un poursuivit le Commandeur, réussissent d'ordinaire à faire rire, parce que c'est le pro-

pre de l'imitation de produire cet effet, & il suffit même pour cela d'imiter une action indifferente & qui n'aura rien de risible en soy, pourveu qu'on charge un peu le tableau qu'on en fait.

Ce talent de contrefaire les autres est un don de la nature qui n'est pas accordé à tous, mais il me semble qu'il ne doit pas exciter les desirs des honnêtes gens, & qu'ils doivent même travailler à s'en deffaire lors qu'ils sont néz avec cette disposition, où du moins n'en faire aucun usage, parce qu'en les rendant

plaisans, elle les erige en bouffons qui est un tres-méchant caractere qui ne convient qu'à des foux, ou à des gens payés pour faire rire le public.

Ce n'est pas qu'on n'en voye souvent dans les Cours des Souverains s'élever, avec ce seul talent, parce que la plus part des Princes donnent d'ordinaire plus volontiers à ceux qui les divertissent, qu'à ceux qui les servent utilement dans les choses serieuses, mais comme cette observation n'est pas de nôtre sujet, je me contenteray de regarder la bouffonnerie en soy

comme une chose méprisable, & indigne d'un honnête homme, & qui ne devoit être d'autre usage que de divertir & amuser le peuple grossier & sans goust, mais comme il se trouve parmy le grand monde, des gens qui n'ont pas le goust meilleur que le peuple, il ne faut pas s'étonner si les bouffons y sont souvent confondus avec les gens agréables & de bonne compagnie, & si on n'y sçait pas toujors faire la difference qu'il y a entre les bons contes, & certains contes qui font rire, parce qu'ils sont plains

d'ordures cachées sous de méchantes equivocques.

C'est dit le Duc, ce que les gens de bon goust ne scauroient asses rejeter que ces saletés ordinaires dans la bouche de la canaille, & dés qu'un conte quelque ingenieux qu'il puisse être, choque la bienſeance & l'honnêteté, il doit cesser d'être plaisant & agréable à tout homme qui a l'esprit bien fait.

Il en est de même des contes qui tendent à l'impieté, ajoûta l'Abbé, on est toujours mauvais plaisant lorsqu'on s'écarte des regles de son devoir, & qu'on

qu'on parle indecemment des choses qui sont dignes d'être reverées.

Il est vray que la pluspart des bons contes étant fondés sur la fragilité humaine, il seroit difficile d'y trouver toujours une grande pureté & des regles d'une morale exacte, mais il faut du moins y conserver ce respect pour l'auditeur, que sa pudeur n'y soit jamais blessée par la licence des termes, & c'est en cela que doit paroître l'adresse de l'ouvrier, lorsqu'il est obligé de raconter certaines aventures qu'il est difficile d'exprimer honnêtement,

M

ou d'en réciter d'autres qui paroîtroient un peu trop libres, si elles n'étoient affaïsonnées de certains adoucissements propres à en corriger le venin.

Je voudrois encore, reprît le Commandeur, pour rendre un conte agréable en bannir certaines basses circonstances qui ne méritent pas d'être citées, & celles qui ne sont pas essentielles au sujet, & ne pas faire comme ceux qui en les recitant s'égarerent souvent dans des détails froids & inutiles, & qui ennuyent en pensant divertir, faute de discernement & de choix entre les

sujets plaisans & ceux qui ne le sont pas.

Ce n'est pas que celui qui raconte une aventure plaisante ne puisse laisser agir son imagination, en y joignant quelques circonstances agréables, mais il faut qu'elles viennent naturellement au sujet, & qu'elles n'y soient citées que pour en relever le prix, & non pas pour y faire briller de l'esprit par des ornemens hors d'œuvre.

C'est ce qui a été exactement observé par l'incomparable Auteur * du Roman de *Dom Quixote*, lors-

* *Miguel de Cervantes.*

M ij

qu'il raconte les aventures de ce Heros inimitable & de son digne Ecuyer, toutes ses descriptions & même les réflexions qu'il leur fait faire de temps en temps sur chaque événement, viennent si naturellement à son sujet qu'on ne pourroit les en détacher sans le priver d'un ornement considérable, & on ne le void jamais interrompre le fil de sa narration pour affecter de faire le plaisant en son nom; il se contente même de n'y paroître que le simple traducteur d'un Auteur Arabe, supposé qu'il appelle le fameux *Cid-hamet Benen-*

geli, auquel il attribue toutes les plaisantes imaginations, & les doctes réflexions dont il sçait embellir les aventures de son Heros, & il a encore un soin particulier d'y conserver la vray semblance autant que le peut permettre un sujet purement inventé, en faisant des descriptions naturelles de la maniere dont on vivoit en Espagne de son temps, & en y assujettissant toutes les aventures de son Heros, au lieu de transporter son lecteur dans des mœurs & des façons de vivre imaginaires, & différentes de ce qui se prati-

M iij

que parmy les hommes, comme font mal à propos la plus part des autres Romans.

C'est ce qu'il faut aussi observer dans les contes particuliers, & d'y bien caractériser les personnages qui y sont cités; en ne faisant dire à un chacun que ce qui peut luy convenir, conformément à l'idée qu'on a donnée de ceux dont on parle.

Il faut encore, dît l'Abbé, que les contes soient d'un stile naturel & simple, ce qui a été bien observé par un fameux Poëte* de nôtre

* *La Fontaine.*

temps qui a heureusement imité le stile naïf de *Marot*, & de *Melin de saint Gelais*, dont le tour ingénieux dans sa naïveté, s'est trouvé propre au recit des contes & des fables que cet Auteur a mis en vers avec beaucoup de succès.

Nous n'avons point encore d'Auteur François, dît le President, qui ait réussi en prose à nous donner un recueil de bons contes, ceux qui y ont travaillé jusqu'icy sans excepter l'ouvrage d'une Reine* en ce genre nous en ont donné

* *Marguerite de Valois Reine de Navarre, qui a fait un recueil de contes, sous le titre de l'Heptameron.*

M iij

de si mauvais que je n'en
sçai presque point qui
soient dignes d'être cités,
ny pour la matiere ny pour
le stile.

L'Italie, reprît le Com-
mandeur, nous aourny
un Auteur * qui a particu-
lièrement excellé en la ma-
niere vive & pathetique,
dont il recite les contes qui
composent son *Decameron*,
il n'est pas à la verité fort
exact dans le choix de ses
sujets, & il y en a parmy
ceux qu'il nous a laissés, qui
étoient peu dignes d'être
employés par un aussi bon
ouvrier, il y en a aussi d'au-

* *Bocace.*

tres où il se donne des licen-
ces qui peuvent justement
scandaliser les chastes lec-
teurs, mais il y en a dont
les aventures sont si plai-
santes, la maniere de les ra-
conter si fine & si agreable,
& qui ont de si grandes
beautés qu'ils suffisent pour
le faire regarder comme
original en ce genre.

Après nous avoir expli-
qué, dît alors le Duc au
Commandeur, ce que c'est
qu'un bon mot & un bon
conte, ce qu'il y faut ob-
server & ce qu'on y doit
éviter, il vous reste encore
à nous dire de quelle ma-
niere vous croyés qu'un ga-

Mv

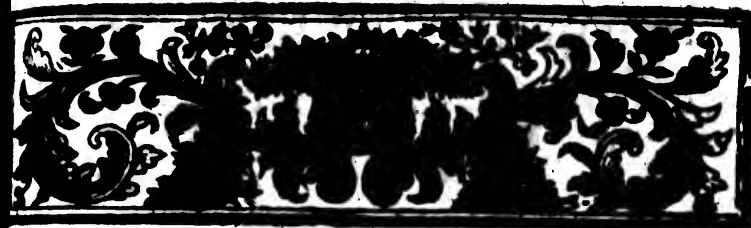
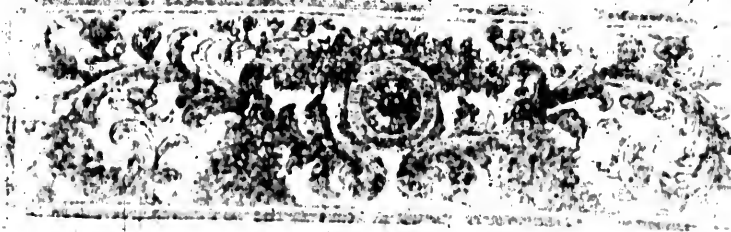
lant homme les peut mettre en œuvre dans la conversation, sans faire le Bouffon ny le Comedien, qui sont deux méchans caracteres que vous avés blâmés avec beaucoup de raison.

Il seroit encore bon, ajouta le President, que Monsieur le Commandeur nous dît ce qu'il pense de la raillerie des Anciens, en nous citant leurs meilleurs Auteurs en ce genre, afin de rendre son examen plus complet & qu'il pût servir à faire connoître qu'ils y ont été plus délicats que ceux d'aujourd'huy.

Il faut donc, dît l'Abbé,

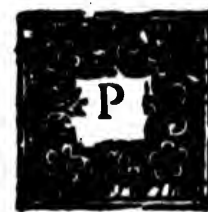
qu'il nous dise aussi ses sentimens sur la raillerie de nôtre temps, & sur ceux qui y ont excellé dans leurs écrits afin de pouvoir juger en les comparant si les Anciens les ont surpassés en ce genre, comme le soutient Monsieur le President, ou si nos railleurs leurs doivent être preferés comme je le pretens.

Fin du troisieme discours.



DE L'USAGE
DES
BONS MOTS
ET DES
BONS CONTES.

DISCOURS QUATRIÈME.



Our répondre à
une partie de ce
que vous desirés
de moy , dît le
Commandeur , il me sem-
ble que l'usage qu'un hon-
nête homme peut faire d'un

278 *De l'usage des bons mots*
bon mot & d'un bon conte,
est de ne le citer que lorsqu'il vient naturellement au sujet dont on parle, & en presence d'une compagnie disposée à l'entendre & à s'en divertir, & c'est en cela, comme dans la pluspart des autres actions de la vie, qu'il dépend de la justesse du discernement de dire & de faire chaque chose dans son temps, & selon les occasions qui lui sont propres, & il seroit difficile d'en donner des regles certaines, parce que cela dépend des circonstances dont la diversité est infinie.

Les regles qu'on peut re-

Et des bons contes. 279
marquer en general sont non seulement de ne pas citer un bon mot, ny faire un conte hors de propos, mais encore de ne pas affecter d'y faire tomber la conversation, pour avoir occasion de faire le plaisant, car les gens d'un discernement delicat connoissent d'abord ces sortes d'affectations qui ont toujours quelque chose de contraint; il faut aussi observer lorsqu'ils viennent naturellement au sujet, de ne les pas vanter avant que de les dire afin de surprendre plus agréablement l'auditeur, parce que le plaisir qu'ils excitent

280 *De l'usage des bons mots*
est principalement causé
par cette surprise qu'il a d'y
apprendre quelque pensée,
ou quelque aventure plai-
sante & impreveuë, & il
faut encore que celuy qui
les raconte n'en rie pas le
premier, s'il veut faire rire
ceux qui l'écoutent, joint
que c'est paroître amou-
reux de son propre ouvrage
que de rire soy même de ce
qu'on dit, comme font la
pluspart de ces grossiers fai-
seurs de contes, qui après
vous avoir assuré qu'ils
vont bien vous faire rire,
ne tiennent point leurs pro-
messes, & rient tous seuls de
quelque vieux conte plat &

& des bons contes. 281
usé qu'ils auront recité mil-
le fois en leur vie: il faut
encore prendre garde de
tomber dans l'inconvenient
de le dire plusieurs fois à
une même personne, com-
me font la pluspart des vieil-
les gens qui fatiguent d'or-
dinaire leurs parens & leurs
amis, de ces redites en-
nuyeuses & qui ne com-
mencent pas plûtôt leurs
recits, que ceux à qui ils
les font sçavent tout ce
qu'ils leur vont dire.

Les contes ont ce malheur
qu'ils perdent la plus gran-
de partie de leurs grâces
avec celle de la nouveauté,
à moins que celuy qui les

282 *De l'usage des bons mots*
dit n'ait un talent particulier à les raconter.

Je voudrois encore que celui qui fait un conte de vive voix, prît garde en le recitant, de parler avec trop d'action; il ne faut pas aussi le dire sur un même ton, comme un Religieux qui psalmodie, mais animer son recit dans les endroits nécessaires, & sur tout se souvenir soit qu'on fasse des contes ou qu'on dise de bons mots, qu'on n'est jamais moins plaisant que lorsqu'on affecte de l'être.

Il y a des plaisanteries particulières qui ne sont d'au-

Et des bons contes. 283
cun usage que dans les lieux où elles ont été inventées, chaque ville à ses siennes, & ses plaisans ordinaires qui sont applaudis par un certain nombre de rieurs; il y en a dans les differens quartiers de Paris, qui n'ont qu'une certaine sphere d'activité, il y a des plaisanteries d'armées qui sont différentes de celles des villes, & ce qu'on appelle *des bons mots de corps de garde*, qui ne sont pas d'ordinaire des plus fins non plus que ceux des Provinces, & qui ne sont point entendus en d'autres lieux, parce qu'ils sont fondés sur des faits ou sur des

284 *De l'usage des bons mots*
aventurés particulières qui
sont ignorés ailleurs, il y
en a encore qui dépendent
des différentes conditions,
& des diverses professions
qui sont entre les hommes.

Parmy ces plaifanteries
de cabale il peut y en avoir
de bonnes, mais les excel-
lentes doivent être univer-
sellement entendues & re-
ceues pour telles.

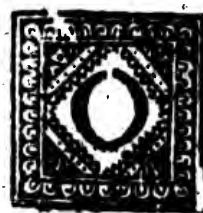
Comme Monsieur le Pre-
sident, ajouta le Comman-
deur, connoît mieux que
personne la beauté de celles
des Anciens, & les Auteurs
qui y ont excellé, c'est à
luy à nous en instruire.

Fin du quatrième discours.



DE LA
RAILLERIE
DES ANCIENS.

DISCOURS CINQUIÈME.



N n'a pas eu le mê-
me soin reprît le
President, de con-
server les plaifante-
ries & les bons contes des
Anciens, que de recevoir
leurs discours sententieux
& leurs bons mots, parce
que ces derniers étant ac-
compagnés d'instruction,

ont été jugés plus dignes d'être conservés, que les premiers qui n'ont eu pour but que de faire rire, mais il ne faut pas douter que comme il y a eu parmi les Anciens, des gens d'un goût exquis pour toutes les productions de l'esprit, ils n'ayent encore excellé en cela, & sur tout les Grecs qui étoient naturellement plaisans & railleurs.

Ils introduisoient dans leurs festins des gens dont l'employ ordinaire étoit de dire des choses plaisantes sur le champ pour rejouir les conviés, c'est ce que nous voyons dans le ban-

quet de *Xenophon*, où il fait une agréable description de ce qui se passa en un repas où étoit Socrate, & plusieurs autres gens de mérite, & où il vint, dit-il, un de ces plaisans de profession nommé *Philippe*, qui les ayant trouvés à table, dît aux conviés, vous me connoissés tous pour un homme qui aime à rire, & qui est pourvû de toutes les qualités nécessaires pour faire bonne chere au dépens d'autrui, & je viens icy d'autant plus volontiers qu'il est plus plaisant d'y venir sans en être prié que si j'y étois invite, mettés

vous donc sur ce lit, luy dit le Maître de la maison nommé *Callias*, tout ce que vous voyés icy de gens sont abondamment pourvûs de sagesse, mais ils manquent peut-être de guayeté, & vous pourés leur en donner. *Philippe*, tâcha aussi-tôt en mangeant avec eux de leur dire quelque chose de plaisant, afin de se bien acquitter de son employ ordinaire, mais comme tous ceux de la compagnie avoient le goust fort delicat, ce qu'il dît ne les fit point rire, & il faisoit assés connoître le depit qu'il en avoit, peu de temps après

après il dît encore d'autres plaisanteries, mais elles ne luy reüssirent pas mieux que les premières, & comme il vid que personne n'en rioit, il cessa de manger & se couvrit le visage pendant que les autres continuoient à manger, qu'est-ce donc, lui dît *Callias*, sentés vous quelque douleur, hélas, dît-il, en soupirant, j'en ay une tres-grande, & c'est fait de moy puisqu'on ne rit plus parmy les hommes, auparavant on m'appelloit dans les bons repas afin de rejoüir les conviés, mais presentement qui est-ce qui me voudra inviter, car

il n'est pas plus en mon pouvoir de dire des choses serieuses que de me rendre immortel, & personne ne m'invitera pour être à son tour invité, puisque tout le monde sçait que les bons repas n'ont pas accoustumé d'entrer chés moy, il disoit ces paroles d'un ton dolent & affligé, comme un homme qui pleure, ce qui obligea ceux de la compagnie de tâcher par pitié à le consoler, en lui faisant esperer qu'ils riroient bien tôt, & un des conviés rit effectivement, ayant trouvé dans son affliction un sujet de rire, qu'aucun d'entreux

n'avoit pu trouver dans tout ce qu'il avoit crû leur dire de plaisant. Dès que *Philippe*, eut entendu rire, ajouta *Xenophon*, il se découvrit le visage & reprît sa guayeté ordinaire, ayant recommencé à esperer qu'il trouveroit encore de l'employ.

Cette description a dans le grec des beautés qu'il seroit difficile de luy conserver dans nôtre langue, qui n'a pas des termes si significatifs pour les bien exprimer, mais il est aisé de juger par ce recit que les gens de ce temps-là n'auroient pas reçu certaines fausses railleries qui ont

cours parmi ceux de nôtre temps.

Les anciens Grecs continua le President, ne se contentoient pas d'exercer la fine raillerie dans leurs repas de bonne chere, & dans leurs conversations familiares, ils la rendirent publique par l'invention des Comedies, dont ils ont été les premiers Auteurs.

Ils se proposerent dans cette sorte d'ouvrage de faire rire le public, aux depens des hommes vicieux & des ridicules, en les exposant sur la scène avec leurs deffauts & leurs foiblez, ils prirent pour cela occa-

sion de représenter quelques aventures plaisantes, & d'introduire divers personnages qui concourusent par differens moyens à la fin qu'ils s'étoient proposée, ils eurent soin de caractériser chaque personnage, en sorte qu'on pût aisement faire l'application de ces portraits à leurs originaux, ils observerent les inclinations de chaque âge & de chaque condition, & les differens effets des diverses passions qui agitent les hommes, afin de les représenter tels qu'ils sont, & de ne se point éloigner de la nature, & apres avoir

donné à chaque personnage le caractère qui lui convenoit, ils eurent soin de le faire parler & agir durant le cours de la piece, conformément à ce caractère.

Ils ne chargeoient pas leurs pieces de tant d'épisodes & d'intrigues embarrassantes, comme ont fait depuis plusieurs Auteurs modernes, leur sujet étoit simple & s'expliquoit naturellement de luy-même, & ils sçavoient le remplir suffisamment des beautés qui luy étoient propres, sans le charger d'ornemens étrangers, ny de sujets détachés de l'action principa-

le, & ils avoient l'art d'attirer toute l'attention de leurs auditeurs, durant tout le cours de la piece, par l'agréable diversité des effets de chaque passion qu'ils y exprimoient, par de vives & naturelles descriptions de ces differens mouvemens, & par des railleries ingénieuses & plaines d'instruction qui se trouvoient naturellement attachées à leurs sujets.

Les Premiers Auteurs des pieces qu'on appella l'ancienne Comedie, ne se contenterent pas d'y jouer les vices & les foiblesses des principaux de leur temps,

par les excellentes peintures qu'ils en firent, ils représenterent jusqu'à leurs personnes avec des masques qui leurs ressembloient, *Socrate*, même y fut joué devant le peuple d'Athenes par *Aristophane*, le plus fin railleur de son temps, & cet excellent Poëte y trouva le moyen de tourner en ridicule la maniere de vivre & les preceptes de ce grand Philosophe, qui étoit admiré par tous ceux de son siècle.

— Le même *Aristophane*, exposa aussi sur la scène *Cleon*, le plus riche des Atheniens, & comme ceux qui représentoient ses pieces refuse-

rent de jouer ce roolle, *Aristophane*, monta sur le theatre & le joüa sous un masque qui ressembloit à *Cleon*, cet Auteur * plût si fort au peuple d'Athenes, alors maître du gouvernement qu'il en receut des honneurs publics.

Cnatinus, autre fameux Auteur de l'ancienne Comedie, n'épargna pas dans ses pieces les principaux d'Athenes, ny même *Pericles*, ce grand Capitaine qui passoit alors pour le premier homme non seule-

* Il fut couronné par l'ordre de la République, d'une couronne faite de l'Olivier sacré, dédié à Minerve qui étoit dans le Château d'Athenes.

ment des Atheniens , mais de toute la Grece, & le plus illustre par son éloquence aussi bien que par ses grandes actions , mais comme avec de belles qualités , il avit ses foiblesses , cet Auteur ne manqua pas de les faire remarquer & d'en faire rire ses compatriotes.

On dit qu'*Eupolis* , autre fameux Poëte comique , écrivit aussi contre *Alcibiade* , & quelques Auteurs anciens ont attribué à la vengeance d'*Alcibiade* , la mort de ce Poëte , mais d'autres ont dit qu'il se noya étant à la guerre pour le service de son pays , &

que les Atheniens eurent un si grand déplaisir de sa mort , qu'ils ordonnerent que leurs Poëtes seroient exempts de porter les armes.

Enfin ces premieres Comedies vinrent à une si grande licence que les Magistrats furent obligés d'y remedier par des ordonnances publiques , & le theatre fut ensuite réformé par les belles Comedies de *Menandre* , qui fut le premier & le plus celebre Auteur de ce que les Grecs appellerent la nouvelle Comedie.

Comme il ne nous est

resté que quelques frag-
mens de cet excellent Poë-
te, qui servent à faire con-
noître la beauté & l'har-
monie de sa versification,
on ne juge de ses ouvrages
que sur le rapport de quel-
ques Auteurs Grecs & La-
tins, qui nous ont appris
que les railleries étoient
ingenieuses, fines & deli-
cates, & beaucoup plus
moderées que celles des
premiers Auteurs de l'an-
cienne Comedie.

On a encore attribué cet-
te moderation de la Come-
die nouvelle, aux change-
mens qui arriverent alors
dans la Grece, par la gran-

de puissance où s'éleverent
les Macedoniens, qui dimi-
nua beaucoup de cette
grande liberté qui reignoit
auparavant dans Athenes.

Les anciens critiques ont
donné à Menandre * la
preference sur tous les au-
tres Poëtes comiques qui
l'ont précédé, sans en ex-
cepter le fameux Aristo-
phane, dont il nous est re-
sté onze Comedies, où l'on
remarque de grands traits
d'une fine raillerie.

Les Romains grands imi-
tateurs des Grecs, exerce-
rent aussi leurs railleries sur

* Plutarque dans sa comparaison de
Menandre avec Aristophane.

leurs theatres , entre plusieurs Auteurs Latins qui reüssirent dans le genre comique , & dont la pluspart des ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous , *Terence* y excella , il imita les Comedies de *Menandre* , dont on pretend qu'il a tiré plusieurs des plus beaux endroits de ses pieces , & c'est pour cela que *Jules Cesar* , * l'a appellé *un demy Menandre* , dans des vers qui nous sont restés de sa façon ; où il a fait le jugement de ce Poëte , vous sçavés ajouta le President ,

* *Tu quoque tu in summis ô dimidiata
Menander ,
Poneris & merito puri sermonis ama-
tor.*

qu'il ne nous reste que six Comedies de *Terence* , quoi qu'il en ait fait jusqu'à cent huit , mais que s'étant embarqué avec ses ouvrages pour aller en Grece , ils se perdirent avec luy par le naufrage du vaisseau qui les portoit.

On trouve dans les pieces qui nous restent de cet Auteur , une pureté , une élégance , & une delicateffe de stile difficile à imiter , un tour fin & ingenieux , des expressions plaines de justesse , des peintures vives & naturelles des differens caracteres qu'il introduit sur la scène , beaucoup d'e-

xactitude à conserver à chaque personnage celui qu'il luy a donné & à luy faire dire ce qui luy convient, des intrigues bien inventés sans s'écarter des regles de la vray semblance, & une belle ordonnance dans toute la construction de ses ouvrages.

Toutes ces qualités l'ont fait preferer à *Plaute*, dont les Comedies ont aussi de grandes beautés, & sont des productions d'une imagination vive & feconde, il y a même plus de ce que les anciens ont appelé *vis comica*, que dans les Comedies de Terence, mais Plau-

te y a plus recherché à faire rire le peuple par des équivoques & des jeux de mots, & par des façons de parler basses, qu'à plaire aux esprits delicats, par certaines finesse d'expressions dans lesquelles *Terence*, a excellé.

L'élégance & la politesse du stile de *Terence*, l'a fait proposer pour modele de la belle latinité, par plusieurs Auteurs celebres & par *Ciceron* même, juge excellent en cette matiere, & c'est cette politesse qui donna lieu, à ce que raconte le même *Ciceron*, qu'on avoit attribué la plus

308 *De la raillerie*
grande partie des pieces de
Terence à *Scipion l'Affricain*,
& à son amy *Lelius*, les
deux plus honnêtes hom-
mes & les plus éloquens de
leur temps, qui ne mépri-
ferent pas d'associer *Teren-*
ce à leur amitié, nonob-
stant la grande dispropor-
tion de leurs conditions,
* mais *Terence*, bien loin
de se deffendre d'avoir été
aidé par ces deux grands
hommes, fit gloire de par-
tager avec eux l'honneur
de ses ouvrages, comme il
le témoigne lui-même dans

* *Terence* étoit un Esclave né à Car-
tage, qui fut affranchi par *Terentius*
Lucanus.

des Anciens. 309
le prologue d'une de ses
pieces. *

Les Romains après avoir
imité la raillerie des Grecs
dans leurs Comedies, in-
venterent une autre manie-
re de l'exercer qui a été in-
connuë aux Grecs, * ce fut
la satire dont le but princi-
pal doit être de profiter au
lecteur, & de le corriger
en le réjouissant par d'a-
gréables descriptions de so-
tises d'autrui, elle consiste
en des discours en vers d'un
stile simple & point enflé,
où le Poëte n'étant pas assu-
jetti à une matiere ny à de

* *Les Adelphes*.

* *Horace* satire 10.

certaines regles comme en une Comedie, promeine son imagination sur divers sujets, reprend en passant ce qu'il croit digne de blâme, & se joue agréablement des ridicules qu'il trouve en son chemin.

Lucilius, fut le premier inventeur de cette maniere d'écrire, mais il ne fit que l'ébaucher, & l'honneur fut réservé à *Horace*, de la porter au plus haut point où elle pouvoit aller, ce grand & vigoureux genie, après avoir excellé dans la sublime & harmonieuse Poësie l'irique dont il a le premier enrichi la lan-

gue latine apprit encore aux Romains l'art de railler finement & agréablement, & il se rendit redoutable aux ridicules de son temps, ses pensées sont vives, nobles & élevées, plaines de justesse, de force & d'agrément, ses expressions heureuses & hardies, son stile d'une elegance & d'un tour inimitable, il fut aimé & estimé des plus honnêtes gens de la Cour d'Auguste & d'Auguste même, ses sentimens sur les Poëtes de son temps & sur ceux qui l'ont précédé, ont été & sont encore la regle des plus sçavans critiques, & les

312 *De la raillerie*
Poëtes qui sont venus apres
luy ont fait gloire de pro-
fiter de ses leçons , & de le
prendre pour guide & pour
modele.

Perse & *Juvenal*, parmi
les latins ont été ceux qui
l'ont suivi de plus pres dans
la satire, mais il n'est pas
difficile de remarquer la
distance considerable qui
est restée entr'eux, *Perse*
est significatif & plain de
sens, mais obscur & forcé
dans son stile, *Juvenal*, a
de grands traits & des beau-
tés singulieres dans ses vi-
ves descriptions, mais il
commence à se sentir des
deffauts des écrivains de

des Anciens. 313
son temps, il donne sou-
vent dans la declamation,
& dans des exagerations
outrées & plaines d'empor-
tement & d'aigreur, qui le
mettent fort au dessous de
l'enjouement, & de la de-
licatesse des satires *d'Ho-
race.*

Fin du cinquième discours.



DE LA
RAILLERIE
 ET DES RAILLEURS
 DE NOSTRE TEMPS.

DISCOURS SIXIÈME.

L Es François, reprît le Commandeur, après avoir vescu plusieurs siècles dans le mauvais goust de l'usage des quolibets, des jeux de mots & des équivocques, ont enfin commencé à imi-

O

316 *De la raillerie & des*
ter la fine raillerie des Grecs
& des Romains, *Regnier*
a été le premier qui a en-
trepris avec succès de faire
des satires en nôtre langue,
celle qui commence par,
La fameuse Macette à la Cour si con-
nuë,
Qui s'est aux lieux d'honneur en credit
maintenuë,

Peut être comparée au
meilleures des Anciens;
on void dans les autres sa-
tires des traits vifs & des
peintures hardies, mais el-
les ressemblent à la matiere
qu'on tire des mines d'or, où
l'on trouve beaucoup plus
d'ordures que de metal.

Nous avons un fin railleur

raillieurs de nôtre temps. 317
qui a enrichi nôtre langue
de plusieurs ouvrages ex-
cellens en ce genre, il y fait
justice des mauvais Poëtes,
& l'on peut dire à la louan-
ge de ses écrits, qu'ils ont
beaucoup contribué à per-
fectionner le goust de nôtre
nation, en la desabusant
de quantité d'ouvrages fa-
des, qui étoient admirés
par nos Peres, & par une
partie de ceux qui vivent
encore aujourd'huy, on
trouve dans ses vers une cri-
tique delicate & des prece-
ptes excellens, & il y a dans
ses pensées & dans ses ex-
pressions une force & une
finesse digne des plus
O'ij

318 *De la raillerie & des*
grands Poëtes de l'anti-
quité.

Nôtre temps a produit
un Auteur excellent dans
le genre comique , & qui
peut-être mis en parallèle
avec les plus parfaits de l'an-
tiquité dans le même gen-
re , c'est luy qui le premier
à l'exemple des Grecs, a in-
troduit une raillerie fine &
delicate sur nôtre theatre,
& qui y a peint les hommes
vicieux & les ridicules, avec
des traits si vifs & si ressem-
blans , qu'il a beaucoup
profité à son siècle pour en
redresser les deffauts.

Cela me fait souvenir ,
ajôûta le Commandeur ,

railleurs de nôtre temps. 319
d'une nouvelle Epître en
vers , faite par un de nos
Chevaliers , ou parlant de
l'utilité de la satire , voicy
ce qu'il dit de ces deux
grands Poëtes.

P *Army tant de sujets d'exercer la satire*
F'ayme les traits hardis de ce genre d'écrire,
Qui servant aux humains de guide & de flam-
beau ,
Découvre leurs deffauts, leur en fait le tableau,
On void avec plaisir ces vivantes images
Nous montrer en riant l'art de devenir sages,
Souvent le ridicule exprimé finement
Touche plus que le grave & fort raisonnement.
C'est par un si bel art qu'à l'exemple d'Horace
Le fameux des Preaux signalant son audace,
O ij

*A rendu ses écrits où regnent les bons mots ,
 Les amours du bon goût & la terreur des fots ,
 Que l'esprit de Moliere , agréable & fertile
 A joué finement & la Cour & la ville ,
 En Marquis ridicule a sçu se travestir
 Et même en les jouant a sçu les divertir ,
 Là chaque impertinent connoîtroit son image ,
 Si son fatal orgueil comme un épais nuage
 De sa foible raison n'offusquoit la clarié ,
 Et ne le remplissoit d'une sotte fierté ,
 Loin que de ces leçons il profite & s'instruise ,
 Il rit en les lisant de sa propre sottise ,
 Il la trouve d'abord , il la blâme en autrui ,
 Et ne pense jamais qu'elle puisse être en luy ,
 Faisons donc le contraire en observant les autres ,
 Rions de leurs deffauts pour corriger les nôtres ,
 Et traçant les portraits des fots de nôtre temps ,
 Devenons s'il se peut , sages à leurs dépens .*

Les François sont les inventeurs d'une autre maniere d'exercer leurs railleries , en laquelle ils excellent sur toutes les autres nations , c'est en ces chansons plaisantes & malignes qui courent frequemment , & dont les Auteurs sont d'ordinaire inconnus , elles ne sont presque jamais produites par les Poëtes de profession , ce sont des gens de la Cour , de la ville , ou des troupes qui étant en débauche & plus échauffés par le vin que par l'amour du prochain , les font d'ordinaire à table & le verre à la main , ce sont aussi quelque

322 *De la raillerie & des*
fois des Dames peu chari-
tables, qui font contre
d'autres Dames ou contre
des hommes qui leur au-
ront déplû, de ces chan-
sons ingenieuses & plaisan-
tes, dont le venin est d'au-
tant plus dangereux, qu'é-
tant animé par l'harmonie
du chant & de la Poësie, il
s'insinuë agréablement en
flatant l'oreille des Audi-
teurs & la malignité qui
regne parmi les hommes,
& que ces sortes de chan-
sons s'apprennent avec
beaucoup de facilité, & ne
s'oublient pas si facilement.

On y void quelquefois
des contreverités finement

railleurs de nôtre temps. 323
trouvées sur les deffauts, &
sur les bruits medisans qui
ont couru des personnes
dont elles parlent, quelque-
fois on y caracterise ma-
licieusement ceux qu'on y
fait parler, en leur faisant
dire des choses qui con-
viennent à leurs foiblesses
& à leur ignorance, ou à
leurs autres deffauts, quel-
quefois on n'y fait que des
recits simples de certaines
aventures qui sous cette
simplicité y font apperce-
voir un ridicule piquant,
enfin il n'y a gueres d'ou-
vrages où la raillerie ait un
champ plus vaste de s'exer-
cer, & où elle soit traitée

O v

324 *De la raillerie & des*
avec plus d'adresse & de
malice.

Son venin , continua le
Commandeur , n'est pas
seulement dans les chan-
sons, il se répand souvent
dans les conversations des
gens de la Cour , & du
grand monde plus qu'il ne
seroit à desirer , & qu'il ne
convient à une nation aussi
polie que la nation Fran-
çoise, on s'y reproche sou-
vent par des discours de-
tournés , mais aisés à en-
tendre , des verités fâcheu-
ses que nos peres n'auroient
pas écoutées si patien-
ment , & qui causeroient
encore aujourd'huy en Ita-

raillieurs de nôtre temps. 325
lie des vengeances sanglan-
tes , mais outre que nôtre
nation est naturellement
beaucoup moins vindicati-
ve que la nation Italienne ,
elle a appris sagement de-
puis ces derniers temps , à
mépriser les traits de la rail-
lerie ; il reste encore à sou-
haitter qu'elle apprenne à
la purger de ce qu'il y a
d'offensant & de malin ,
& que puisque les François
ont un si grand penchant
à l'exercer , ils se conten-
tent d'y répandre une gaye-
té innocente , & qu'ils n'y
fortent plus des bornes que
l'honnêteté leur doit pres-
crire.

326 *De la raillerie & des*

On peut dans la conversation se joüer quelquefois sur les mots aussi bien que sur les pensées, ajoüta le Commandeur, parce que cela sert à la rendre plus enjoüée, mais il ne faut donner ces jeux de mots que pour ce qu'ils font, & ne pretendre pas les faire passer pour de bons mots. Il en est de même des équivoques, elles peuvent quelquefois trouver place dans une conversation agréable, & comme c'est un champ vaste & libre, il y a peu de choses qu'on n'y puisse mettre en œuvre, jusqu'aux proverbes, pourveu qu'ils

raillieurs de nôtre temps. 327
ne consistent point en certaines façons de parler basses & rampantes, qu'ils ne donnent point de vilaines idées, que l'on en sçache faire un bon choix, & qu'on ait l'art de les employer bien à propos, & avec un certain tour enjoüé & badin qui les fait recevoir avec plaisir.

-Je crois, poursuivit le Commandeur, ne pouvoir citer un meilleur modele de cet agréable badinage, que celuy qui se trouve dans plusieurs des lettres de *Voiture*, outre le tour ingenieux qu'il y donne à ses pensées, il badine sou-

328 *De la raillerie & des*
vent sur les mots en se ser-
vant bien à propos de leurs
differentes significations,
pour s'exprimer avec plus
d'agrément, il y employe
même quelquefois les pro-
verbes qui ont rapport aux
choses d'ont il parle, &
aux termes dont il s'est ser-
vi, mais il le fait d'une ma-
niere si fine & si naturelle,
qu'on peut dire qu'en cela
l'adresse de l'ouvrier don-
ne tout le prix à la matiere
qu'il met en œuvre, & que
les choses les plus commu-
nes & les plus viles devien-
nent rares & precieuses en-
tre ses mains.

J'avoüe qu'il ne seroit

railleurs de nôtre temps. 329
pas bon de l'imiter en tout,
qu'il y a dans ses ouvra-
ges des choses qui ont viel-
ly & qui ne sont plus du
goust de nôtre temps, mais
il faut aussi demeurer d'ac-
cord qu'il y en a beaucoup
qui sont presque inimita-
bles, & qu'il a parfaite-
ment connu en quoy confi-
ste la fine & la delicate
raillerie.

Sarrafin a aussi excellé
en cet agréable badinage,
& en cette fine raillerie
que quelques modernes
ont appellé *la fleur de l'es-
prit*, il n'y a rien de plus
ingenieux que *sa pompe fu-
nebre de Voiture*, *sa deffai-*

330 *De la raillerie & de
te des bouts rimés, sa souris, &
plusieurs autres petits ou-
vrages qu'il nous a laissés,*
la beauté de son genie ne pa-
roissoit pas seulement dans
ses écrits, ceux qui l'ont
connu assurent qu'il avoit
l'art de réjouir toutes les
compagnies où il se trou-
voit, & que l'enjoüement
& la delicateffe de son es-
prit répandoit des charmes
inexplicables sur tout ce
qu'il disoit.

Nous venons de perdre
un bel esprit * qui a excel-
lé en l'art de railler fine-
ment & agréablement,
tant de vive voix que dans

* *Benserade.*

railleurs de nôtre temps. 331
ses écrits, sur tout dans les
ingenieux vers de ballet
qu'il a faits pour toute la
Cour pendant plusieurs an-
nées, il est original en ce
genre, les Anciens ne luy
ont founy aucun modele
de cette espece de raillerie,
& personne n'a jusqu'icy
réussi à l'imiter, il méloit
aux descriptions des Dieux
& des Déesses, & des au-
tres personnages qui étoient
representés dans ces balets
des peintures vivés & res-
semblantes des gens de la
Cour qui les represen-
toient, il y decouvroit sou-
vent leurs inclinations,
leurs attachemens, & jul-

332 *De la raillerie & des*
qu'à leurs aventures les
plus secretes, mais d'une
maniere si agreable, si fi-
ne & si detournée que ceux
qui y étoient raillés étoient
les premiers à s'en rejoûir,
& que ses plaisanteries ne
leur laissoient dans l'ame
ny ressentiment ny cha-
grin, ce qui est une mar-
que essentielle de leur per-
fection.

Nous avons perdu de-
puis peu un autre bel esprit,
* dont le genie fecond &
enrichi de quantité de bel-
les connoissances dans les
sçiences les plus curieuses,
luy fournissoit sur le champ
des pensées vives & rejoüif-

* *Chapelle.*

railleurs de nôtre temps. 333
fantes, qui l'ont rendu long-
temps les delices des gens
de bonne compagnie, &
sur tout de ceux qui sont
touchés du plaisir des bons
repas & des choses agrea-
bles qui s'y disent, il avoit
une facilité extraordinaire
à faire des vers d'un tour
aisé & naturel, témoin ceux-
cy qu'il fist sur le champ.

*Tout bon habitant du Marais,
Fait des vers qui ne coûtent guere,
Pour moy c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais.*

C'est à luy que nous de-
vons cet ingenieux ouvra-

334 *De la raillerie & des*
ge en prose & en vers, qui
contient la description d'un
voyage qu'il fist avec un
de ses amis, & qui est rem-
ply d'une agréable variété
de peintures vives & diver-
tissantes, & de plusieurs fi-
nes & délicates railleries; il
a fait quantité de vers en-
joués sur divers sujets, & il
excellait sur tout à en faire
avec des rimes redoublées,
c'est à dire sur deux seules
rimes à chaque stance, on
peut dire qu'il est original
en ce genre de poésie qui
est plus harmonieuse que la
poésie ordinaire, ce qui en
augmente la beauté, & la
rend plus difficile comme

railleurs de nôtre temps. 335
vous en pouvés juger par
les exemples que je vais
vous citer.

Voicy la dernière strophe
des vers de cette espece
qu'il fist sur les surprenan-
tes conquêtes du Roy.

*Non non pour mettre en secreté
Dans la foy de l'éternité,
Ces miracles que la memoire
Consacre à l'immortalité,
Il faudra de nécessité
Qu'une simple & modeste histoire,
Rende un compte exact de ta gloire
A toute la posterité,
Encore en sera t'il douté,
Car grand Roy l'on a peine à croire
Ce qui ne peut être imité.*

336 *De la raillerie & des*

En voicy un autre exemple d'un caractère différent, tiré de la relation de son voyage.

Sous ce berceau qu'amour exprés

Fît pour toucher quelque inhumaine,

L'un de nous deux un jour au frais,

Assis au bord d'une fontaine,

Le cœur percé de mille traits,

D'une main qu'il portoit à peine

Grava ces vers sur un cypres.



Helas que l'on seroit heureux,

Dans ce beau lieu digne d'envie,

Si toujours aimé de Sylvie,

L'on pouvoit toujours amoureux

Avec elle passer la vie.

C'est à luy que nous de-

railleurs de nôtre temps. 337

vons encore une partie des grandes beautés que nous voyons briller dans les excellentes Comédies de *Moliere*, qui le consultoit sur tout ce qu'il faisoit, & qui avoit une deference entiere pour la justesse & la delicatesse de son gouft.

Nous avons un genie original pour faire des vers de toutes fortes de mesures propres à être chantés, il a l'art d'y joindre à une heureuse facilité, & a un tour agréable, un enjouement & une raillerie delicate qui ne blesse personne & qui rejouit tout ce qu'il y a de gens de bon gouft, après

338 *De la raillerie & des*
avoir plû à tous ceux de ce
pays icy, il a fait les deli-
ces de la Cour de Rome, &
d'un grand Pape durant
le sejour qu'il a fait auprès
de luy, je ne puis mieux
vous exprimer son caracte-
re, qu'en vous citant des
parolles qui ont été faites à
son sujet, sur un air de l'O-
pera de Rolland.

Celuy * qui les à faites
est un juge excellent en
cette matiere, il a luy-mê-
me un si beau genie pour
toute sorte de poësie, que
quelque élevé qu'il soit par
son rang, il en a merité en-
core un plus considerable

* *Monsieur le Duc de Nevers.*

sur

railleurs de nôtre temps. 339
sur le Parnasse par la beauté
de ses ouvrages, ils sont
remplis de pensées & d'ex-
pressions nouvelles, heu-
reuses & hardies, qui les
distinguent & leurs font
prendre l'effort par des
routes inconnuës avant
luy, voicy ce qu'il dît de
celuy dont il s'agit.

Mes amis vive vive,

Coulange & tous ses vers,

C'est le meilleur convive,

Qui soit dans l'univers,

Ce petit personnage,

Sçait faire avec esprit,

Couler de source un heureux badi-

nage

Dans tout ce qu'il écrit.

P

340 *De la raillerie & des*

Nous avons encore un genie * aussi éloquent en prose, que vif & brillant dans les vers, qui réüssit également bien dans le stile sublime & dans le stile enjoué, mais pour ne parler que de cette dernière espee qui est de nôtre sujet, on ne peut badiner plus agréablement qu'il le sçait faire par ses lettres tant en vers qu'en Prose, il y repand des traits d'une fine & delicate raillerie, & des pensées vives & singulieres qui leurs donnent toujourns un caractere de nouveauté, & qui le font regarder

* *Monsieur Pavillon.*

railleurs de nôtre temps. 341

comme un excellent original en ce genre.

Il faut aussi rendre justice aux Dames, poursuivit le Commandeur, il y en a qui excellent dans les ouvrages d'esprit, & sur tout en l'art de badiner & de railler agréablement, elles ont dans leurs lettres & dans leurs billets une éloquence vive & naturelle, pleine de traits ingénieux qu'il est tres-difficile aux hommes d'égalier.

Nous avons une Dame, dont le beau & fecond genie a celebré si noblement & en tant de manieres différentes les grandes actions du Roy dans les vers, qu'on

Pij

342 *De la raillerie & des*
peut dire qu'ils sont dignes
du heros qu'elle chante
continuellement, il n'est
pas difficile de juger que
c'est de l'illustre *Madame*
des Houlieres, dont je veux
parler, elle sçait aussi rail-
ler & badiner finement &
agréablement quand il luy
plaît, & elle nous a donné
des ouvrages qui nous font
connoître qu'elle excelle
en ce genre, ainsi qu'en
plusieurs autres especes de
poisié.

Mais je crois qu'il est
temps, ajouta le Com-
mandeur, de finir cet exa-
men, & pour achever de
vous dire ce que j'en pense,

railleurs de nôtre temps. 343
il me semble que la fine
raillerie dépend non seule-
ment du choix & du tour
des pensées & des termes
dont on se sert pour les ex-
primer, mais encore sou-
vent du ton & de l'air dont
on parle, & quelquefois mê-
me elle s'exprime par le ge-
ste, par un sourire & par les
moindres signes faits bien
à propos, entre des gens
d'un esprit fin & penetrant
qui sont d'intelligence pour
se divertir des sottises d'au-
truy.

F I N.

A P A R I S,
De l'Imprimerie d'Antoine Lambin,
1692.

E X T R A I T D U
Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le douzième jour de Juillet mil six cens quatre-vingt neuf : Il est permis à Monsieur De *** de faire imprimer les œuvres de sa composition en prose & en vers sur la pureté de la langue françoise & sur d'autres matieres tant de morale que de belles lettres, en tels volumes, marges, caracteres, & langues, & tout autant de fois que bon luy semblera, durant

le temps de six années consécutives, à compter du jour que l'impression en sera achevée; avec défences à tous Imprimeurs & Libraires, de les imprimer, vendre ny distribuer, même d'impression étrangere ou autrement, sans le consentement dudit sieur De *** sous les peines portées, Par ledit Privilege. Signé par le Roy en son Conseil,

NOBLET.

*Registré sur le livre de la
Communauté des Imprimeurs
& Libraires de Paris, le 18.
Decembre 1690. suivant l'Ar-*

*rest. du Parlement du 5.
Avril 1653. & celui du Con-
seil Privé de sa Majesté du
27. Fevrier 1665.*

Signé AUBOÛIN, Syndic.

Monfieur de *** a ce-
dé & transporté le droit du
present Privilege au sieur
Claude Barbin Marchand
Libraire, pour le present
ouvrage.

*Achevé d'imprimer pour
la premiere fois, le 6. Aoust
1692.*

Les Exemplaires ont été
fournis.

